

JOURNAL
DE
CHIMIE MÉDICALE,
DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

4^{me} Série; Tome VII; N° 1. — Janvier 1861.

CHIMIE.

DE LA DÉSINFECTION ET DES SUBSTANCES EMPLOYÉES
COMME DÉSINFECTANTS.

(Suite.) (1)

Bard, médecin adjoint de l'hôpital de Beaune, employa les fumigations de chlore avec succès en 1805 (2) :

1° Pour arrêter les progrès de la fièvre adynamique (3);

(1) Voir notre numéro de décembre 1860, p. 705-717.

(2) Époque du passage des prisonniers russes et autrichiens dans cette ville.

(3) Roux, dans son *Traité des fièvres adynamiques*, établit que les vapeurs de chlore ne sont nuisibles que lorsqu'on les dégage en trop grande quantité et sans prendre des précautions convenables. Dans son ouvrage, il cite l'opinion de Vaidy sur ces fumigations; voici cette opinion : « Je suis, dit Vaidy, d'une constitution faible et je souffre habituellement de la poitrine; cependant je fais dégager du gaz acide muriatique oxygéné dans mes salles presque tous les jours, une demi-heure avant ma visite, et je ne suis jamais incommodé; seulement je fais employer moins d'oxyde de manganèse que n'en prescrit M. Guyton, quand je fais faire les fumigations dans les salles occupées par les malades. C'est un moyen auquel je dois la conservation de plusieurs d'entre eux, et probablement celle de ma propre vie. »

2° Pour assainir les locaux où ces prisonniers avaient été casernés; le même succès fut constaté en 1812 lors du séjour des prisonniers espagnols dans le même hôpital.

M. de la Borde, médecin en chef de la marine, écrivait en 1805 à M. le préfet maritime (M. Malouet) qu'il avait fait usage :

1° Des fumigations chlorées dans les salles occupées par la chiourme, et qu'il avait, par ce mode de faire, combattu les fièvres ataxiques qui s'y déclaraient;

2° Que ces fumigations ont été employées avec le plus grand succès sur les bâtiments qui formaient escadre sur l'Escaut;

3° Qu'il en était de même dans les divers hospices de la marine de ce département.

M. le préfet du Bas-Rhin, dans une lettre adressée à M. le commissaire extraordinaire, faisait connaître que les fumigations chlorées avaient fait cesser à Strasbourg une maladie contagieuse qui y régnait, et que la réduction du nombre des décès causés par les fièvres adynamiques a été de quatre cent un, pour un mois, dont cent treize dans un seul quartier.

M. Hébrard, médecin à Bicêtre, a aussi fait usage des fumigations chlorées dans cet hospice, pour assainir les salles, lors d'une fièvre contagieuse qui y régnait en 1814. Il a indiqué dans la *Bibliothèque médicale* les heureux résultats qu'il a obtenus de cet emploi. Ce praticien attribuait à l'usage de ces fumigations d'avoir été préservé de la contagion.

Lors de la contagion de Carthagène (1805), l'emploi des fumigations chlorées a valu au docteur don Michel Cabanellas, qui s'était renfermé dans l'hôpital des *Antigones* avec cinquante personnes pour éprouver l'efficacité prophylactique du chlore, des honneurs et des récompenses méritées.

Ce docteur, qui avait avec lui deux de ses jeunes enfants, avait couché dans des lits où avaient péri des victimes de la con-

tagion, lits où ils avaient laissé des traces de leur passage : du sang, des matières provenant de vomissements.

Les cinquante personnes, après avoir été renfermées dans ce lazaret, en sortirent dans l'état le plus parfait de santé.

Sa Majesté le roi d'Espagne, voulant récompenser un service rendu, service qui relevait le moral des habitants, accorda au docteur Cabanellas le titre de médecin de sa chambre, avec 24,000 réaux (6,000 fr.) de pension annuelle.

Des galériens qui s'étaient soumis à ces expérimentations furent en partie grâciés.

Tous ces faits ressortent d'un décret daté de Madrid le 3 août 1805, et signé par le prince de la Paix. Copie de ce décret était entre les mains de Desgenettes.

M. Paroletti, de l'académie de Cadix, a fait connaître que les fumigations chlorées étaient utiles pour désinfecter l'air dans les ateliers où l'on élève les vers à soie.

Il appela les magnaniers à assister aux expériences qu'il allait faire, expériences qui furent commencées en 1801, continuées en 1802.

Ces expériences furent continuées par M. l'abbé Reyre, qui écrivait à l'un des rédacteurs d'un journal scientifique : « Qu'occupé depuis trente ans à perfectionner l'éducation des vers à soie, il est venu à bout d'en assurer la réussite, et qu'il n'a échoué jusque-là que parce qu'il n'a pu trouver un moyen sûr et facile de détruire les miasmes contagieux qui se forment dans les ateliers (dans les magnaneries), précurseurs des orages, où l'on respire difficilement, et où les vers paraissent immobiles, ne mangent pas et périssent souvent. »

Nous ne savons si, depuis, l'emploi du chlore a été continué dans les magnaneries.

Nous pourrions citer un grand nombre de cas où le chlore fut encore employé pour l'assainissement des hôpitaux, pour la dés-

infection des boues et des gaz qui se dégagent des cloaques et des égouts, pour enlever aux plaies, aux ulcères, l'odeur infecte qu'ils répandent.

Nous rappellerons ici qu'en 1826, lors du curage des égouts Amelot, du Chemin-Vert, du canal Saint-Martin, opérations qui avaient été confiées à une commission composée de MM. Darcet, Girard, Gaultier de Claubry, Parent du Châtelet, Labaraque, laquelle m'avait à son tour chargé de l'exécution des mesures qu'elle avait concertées d'avance, le chlore fut employé pendant six mois pour détruire les gaz méphitiques qui s'élevaient des boues encombrant les égouts, et que, grâce à ce désinfectant, les habitants des rues où se faisaient ces travaux ne furent pas incommodés; les faïences, poteries qui se trouvent dans ces quartiers dans divers magasins, ne furent pas *noircies par les émanations hydrosulfurées*, qui étaient détruites à mesure de leur développement (1).

C'est aussi grâce au dégagement de chlore et à la désinfection qui en fut le résultat qu'on put conserver la santé des égoutiers qui firent pendant six mois, et sans discontinuation, le curage de ces égouts.

Le chlore fut employé par M. Toulmouche, de Rennes, contre le choléra, et les faits observés par ce praticien, faits qu'il a publiés, semblent démontrer que dans cette maladie on n'a pas fait assez emploi du chlore, et qu'il y a nécessité d'étudier l'action de ce métalloïde pour constater si les avantages signalés jusqu'ici ne sont pas illusoirs.

Parmi les faits qui font connaître l'efficacité des fumigations

(1) On a vu des faïences et des poteries dont la couverte contient du plomb prendre, par les gaz méphitiques, une couleur qui en rendait la vente impossible. Ce fait a été constaté dans la rue de Grenelle-Saint-Germain : les gaz qui se dégageaient d'une bouche d'égout noircissaient la *couverte* de ces faïences.

chlorées, on peut citer le suivant, qui a été publié par M. Bonefos, médecin adjoint de l'hospice de Perpignan.

Vers le commencement de vendémiaire an IV, un prévenu de crime capital fut amené dans les prisons de Perpignan et enfermé dans un cachot dont la capacité pouvait être de 60 à 65 mètres cubes. Cet homme était atteint d'une dysenterie grave. Lorsque je fus appelé, son cachot exhalait l'odeur la plus infecte; la paille sur laquelle il était couché, les haillons qui le couvraient, étaient imprégnés de matières fécales.

Le guichetier se présentait avec répugnance à la porte, il ne voulait pas entrer. Je fis sur-le-champ une assez forte fumigation, selon le procédé de M. Guyton-Morveau. A peine la vapeur du gaz acide muriatique oxygéné se fut-elle dégagée, que l'odeur fétide fut anéantie, quoique les matières fécales existassent encore dans cet espace resserré. Je m'approchai du malade, je causai avec lui en éprouvant à peine une sensation désagréable. Le guichetier, surpris, suivit bientôt mon exemple : il entra, et tous les soins nécessaires furent donnés à ce malheureux. Un appareil fumigatoire continua de fournir des émanations chlorées pendant tout le temps convenable pour nettoyer le cachot. Un ecclésiastique y vint quelques instants après et put y passer trois quarts d'heure sans être incommodé le moins du monde; la fumigation fut répétée le même jour. Tous les prisonniers, le geôlier, les guichetiers, les gendarmes, apprirent avec surprise un effet si prompt et si facilement obtenu. Le geôlier me demanda ce qui était nécessaire pour renouveler ces fumigations. Je lui fis donner une quantité suffisante d'un mélange de muriate de soude et d'oxyde de manganèse préparé dans les proportions convenables et une dose analogue d'acide sulfurique. Depuis il établit lui-même des vases fumigatoires dans les différentes parties de la prison où il y avait de mauvaises odeurs.

Quelques jours auparavant, M. Bonefos avait désinfecté une

grande partie de la maison de M. Durand, négociant très-connu de cette ville; une quantité considérable de cochenille mouillée par accident était entrée en fermentation, répandait l'odeur la plus infecte. Le gaz acide muriatique oxygéné détruisit toutes ces émanations putrides, permit de s'approcher de la cochenille sans crainte et de prendre les meilleurs moyens pour conserver une partie de cette précieuse marchandise.

Nous terminons là ce que nous voulions dire relativement au chlore employé comme désinfectant. Il y aurait encore beaucoup de faits semblables à relater, faits qui sont enfouis dans des ouvrages publiés de 1784 à 1859; mais nous nous demandons, tous les faits que nous venons de rapporter étant de notoriété publique :

1^o Comment il se fait que les fumigations chlorées ont trouvé tant de détracteurs et ont été pour ainsi dire abandonnées?

2^o Pourquoi, puisqu'il est démontré que le chlore peut être employé avec avantage, nous pourrions dire avec succès, contre les maladies épidémiques, on n'en fait pas un usage plus fréquent dans les localités décimées par ces maladies, Gibraltar, la Nouvelle-Orléans, etc., etc.? Il aurait fallu, selon nous, faire dans ces localités des fumigations sur une grande échelle et observer les résultats obtenus de ces fumigations, enfin faire connaître les succès ou les insuccès.

DE L'IODE.

Nous avons fait connaître les emplois du chlore et nous avons rangé l'iode parmi les désinfectants.

Cependant, nous devons le dire, ce métalloïde ne sera presque jamais employé comme désinfectant, et cela 1^o parce que son prix est élevé, tandis que celui du chlore et des chlorures est à la portée de tous; 2^o parce que les expériences faites jusqu'à présent n'ont pas démontré que ses effets sont supérieurs à ceux du chlore et

à ceux des chlorures; 3^e parce que son action désorganisatrice est faible; cependant on a établi que de l'iode, placé dans la chambre d'un malade sur une soucoupe, se volatilisait, se répandait dans l'air et pouvait apporter dans la composition de cet air des modifications diverses.

Jusqu'à présent on a peu étudié l'action de ce métalloïde sous ce rapport; mais l'action antiputride de l'iode a été le sujet de recherches faites par l'un de nos confrères, M. Duroy, dans un mémoire présenté à l'Académie impériale de médecine le 11 octobre 1854. Nous relaterons ici une partie des faits exposés dans le travail de ce pharmacien.

Cet habile chimiste a choisi les trois liquides suivants : le *lait*, le *sang* et l'*albumine* (blanc d'œuf); il les a placés séparément dans des vases et mis en rapport avec de l'iode en excès, 1 centig. de ce dernier par gramme de substance. L'iode s'est dissous par trituration et sans intermédiaire dans un mortier de cristal; l'union s'opère sans apparence de coagulation. Le mélange de lait et d'albumine, d'abord très-coloré, se décolore peu à peu, et à mesure que l'iode y contracte une autre état chimique. Si l'on examine ces mélanges au bout de douze heures, ils sont neutres au papier bleu de tournesol, à l'exception cependant du lait, qui rougit faiblement le papier réactif.

De même que cela avait été observé à l'égard du pus, il s'est assuré que le lait, l'albumine et le sang décomposent l'iodure d'amidon.

Guidé par l'analogie, il a voulu tenter les mêmes essais sur du gluten obtenu aussi pur que possible par un lavage prolongé; il a malaxé ce gluten avec de l'iode bien broyé (1 centigr. par gramme). La masse s'est d'abord colorée en bleu noir, à cause d'un peu d'amidon retenu obstinément par le gluten; mais du jour au lendemain l'iodure d'amidon s'efface toujours, vraisemblablement pour céder à l'attraction qui amène l'iode de préférence

vers le gluten, ainsi que cela se passe dans les autres composés protéiques.

Toutes les substances iodées, lait, albumine, sang et gluten, furent abandonnées dans des vases ouverts.

Mises en parallèle avec de semblables substances sans iode, toutes de part et d'autre exactement placées dans des conditions pareilles, il a eu le soin d'entretenir toujours humide le gluten en l'arrosant chaque jour avec un peu d'eau.

Voici quels furent les résultats obtenus :

Examen après vingt-quatre heures.

SUBSTANCES IODÉES.

Le gluten avait conservé ses caractères physiques; il était membraneux, élastique; il avait une odeur faible de safran.

Le lait était encore fluide et homogène, seulement une légère couche de crème couvrait la surface; l'odeur d'iode était agréable.

Le sang était homogène, il avait une odeur iodée.

L'albumine n'avait pas éprouvée de changement.

SUBSTANCES NON IODÉES.

Le gluten devenait mou, il avait déjà perdu une partie de sa cohésion et il commençait à dégager de l'ammoniaque.

Le lait était un peu caillé; il avait une odeur faiblement aigre.

Une portion du sérum du sang s'était séparée du coagulum; l'odeur était fade.

L'albumine ne présentait rien d'appréciable; elle avait perdu sa transparence.

Examen au bout de huit jours.

SUBSTANCES IODÉES.

Le gluten était toujours membraneux; l'odeur d'iode s'affaiblissait.

Le lait n'était pas encore caillé; il avait une odeur suave approchant de celle de l'amande.

Le sang n'avait pas éprouvé de changement.

L'albumine n'avait pas éprouvée de changement.

SUBSTANCES NON IODÉES.

Le gluten se délayait comme une bouillie; il avait pris une odeur de fromage pourri extrêmement désagréable.

Le lait se couvrait de moisissure; son odeur était aigre, infecte.

Le sang avait une odeur de viande faisandée.

L'albumine avait une légère odeur sulfureuse.

Examen au bout d'un mois.

Les substances iodées étaient en parfait état de conservation.

Les substances non iodées étaient en décomposition complète; elles dégageaient une odeur insupportable.

Dès le début de ses expériences, et sans attendre ces derniers

résultats confirmatifs, M. Duroy en avait fait part à MM. les docteurs Piorry et Forget, qui les accueillirent avec intérêt.

Par suite de ces communications, des injections iodées fréquentes furent faites, et on en obtint de bons résultats.

Dans le mémoire de M. Duroy, on trouve les passages que nous allons relater ici et qui font connaître l'opinion de l'auteur, opinion qui mérite d'être le sujet d'un examen sérieux.

Il est hors de doute que les matières animales en décomposition communiquent leur mouvement moléculaire même aux parties vivantes de l'organisme ; que, de ces matières altérées, il s'exhale des émanations, des miasmes qui portent en eux comme le ferment ou le germe des maladies épidémiques. En effet, où règne ordinairement la peste ? Près du Nil : — D'où vient d'abord le choléra asiatique ? Des bords du Gange. — La fièvre jaune ? Elle est endémique à la Nouvelle-Orléans, où, par sa position bien au-dessous du lit du fleuve (le Mississipi), cette ville est placée comme au milieu d'un marais. On peut dire, avec M. le docteur Roche, que ces maladies naissent de la décomposition des animaux et de quelques plantes éphémères qui se développent et meurent dans le limon putride que ces fleuves déposent périodiquement sur le sol.

Dans l'état actuel de nos connaissances, on ne possède qu'une thérapeutique incertaine et impuissante pour combattre ces fléaux. C'est le cas de proposer l'usage de l'iode en émanations comme le chlore, et surtout en inspirations, etc. De tout temps, lors d'une invasion de peste ou de choléra, on a eu instinctivement recours aux antiseptiques, c'est-à-dire aux agents pharmaceutiques qui préservent de la putréfaction. Exemple : les huiles volatiles (le camphre, le cajepout, etc.), les substances aromatiques et résineuses, etc.

Il reste à faire beaucoup d'expériences intéressantes avec l'iode

sur les *venins* (1) et sur les *virus*. Le virus syphilitique, par exemple, conserverait-il sa faculté inoculable après avoir été mélangé d'un peu d'iode ?

Résumé.

1° L'iode est un puissant antiseptique : il arrête et prévient la fermentation putride ; il montre cette propriété envers les solides et les humeurs de l'organisme animal, même en présence de l'air ;

2° Il se combine chimiquement aux matières animales (chair, sang, albumine, lait, etc.), sans altérer sensiblement leurs formes ;

3° Il se comporte de même en s'unissant au gluten.

4° L'iode a une affinité plus forte pour les substances protéiques que pour l'amidon.

5° Contrairement à l'opinion reçue, l'iode élémentaire pur, ou en solution *aqueuse* à l'aide de l'iodure de potassium, fluidifie les liquides animaux ;

6° Mais comme l'alcool, son dissolvant ordinaire, produit, en injection, la coagulation du pus, et que le *coagulum* pourrait s'opposer à la pénétration du médicament dans toute l'étendue des trajets fistuleux, il serait préférable de se servir, au lieu de teinture alcoolique, d'une solution aqueuse d'iode, favorisée avec partie égale d'iodure de potassium.

7° Il serait rationnel de tenter l'application interne et externe de l'iode dans les empoisonnements miasmatiques, dans les maladies épidémiques et putrides (choléra, fièvre jaune, fièvre ty-

(1) Ainsi que l'a fait remarquer dans son rapport à l'Académie M. le professeur Chatin, ces hypothèses par rapport aux venins sont déjà confirmées par deux savants américains, MM. Brainard et Greene. Il résulte de leurs expérimentations sur les animaux que le poison du crocodile et le curare sont complètement annihilés par l'iode. *Ce fait est contesté.*

phoïde, pourriture d'hôpital, gangrène, etc.). Ne pourrait-il pas combattre l'action des venins et des virus?

BRÔME.

Le brôme, analogue au chlore et à l'iode, pourrait, nous en sommes convaincu, être employé comme annihilant les miasmes répandus dans l'air; mais son extrême volatilité, son action énergique sur les êtres vivants, ne permettraient de l'employer qu'avec restriction, et cet emploi présenterait de nombreuses difficultés. Nous croyons donc que le brôme ne sera jamais utilement employé dans les cas de désinfection.

(La suite au prochain numéro.)

SUR LA FABRICATION DES VINAIGRES.

Auxerre, le 26 novembre 1860.

Monsieur,

Grâce à Dieu, nous pourrons cette année lutter pour le prix contre les vinaigres dits d'*industrie*. Les vins nouveaux sont à bon marché, mais d'une qualité détestable. Nous les couperons avec des vins du Midi pour obtenir des qualités passables.

Vous ne serez peut-être pas fâché de connaître la richesse de nos vins nouveaux en alcool : elle est de 4.50 à 5.50.

En revanche, le tartre ne manque pas. M. Ravin, pharmacien, a trouvé 18 grammes d'acide tartrique par kilogramme, c'est-à-dire environ dix fois autant que dans les vins capiteux du Midi dont je vous ai donné l'échantillon.

Les vins du Midi ordinaires de cette année portent 8 à 10 d'alcool, juste ce qu'il faut pour faire des vinaigres de bonne qualité. Il y en a même dans le Midi, et passablement, dont la vinosité est insuffisante pour une bonne fabrication.

J'ai lu dans Payen, il y a peu de temps :

« Les vins des contrées méridionales, qui sont très-alcool-

« ques, ont besoin, pour faciliter leur anticipation, d'être étendus d'eau, ou mieux avec des vins faibles. » (*Précis de chimie industrielle.*)

J'ai vu avec plaisir que M. Payen partageait complètement votre opinion.

J'ai l'honneur, etc.

TRUTEY-MORANGE.

PRÉSENCE DU CUIVRE DANS L'EAU MINÉRALE DE BALARUC.

Par M. BÉCHAMP.

J'ai traité l'eau de Balaruc comme pour une analyse minérale quelconque. Dans la recherche des bases, le précipité déterminé par le sulfure de potassium s'est partagé en deux parties par l'action dissolvante de l'acide chlorhydrique. La partie soluble des sulfures contenait le fer ; la partie insoluble était formée par du sulfure de cuivre.

I. 40 litres d'eau de Balaruc acidulée, réduits à un petit volume, ont fourni 0 gr. 017 d'oxyde de cuivre.

II. 35 litres de la même eau, réduits à 6 litres par l'ébullition, donnent lieu à un précipité qui contient tout le cuivre. Le dosage a fourni 0 gr. 015 d'oxyde de cuivre pour ce volume d'eau.

III. 12 litres traités de la même manière ont fourni 0 gr. 0062 d'oxyde de cuivre.

La quantité de ce métal est donc telle que, si elle existait à l'état de sulfate dans l'eau, il y aurait plus de 14 centigrammes de ce sel par 10 litres. Aussi est-il très-facile de découvrir le cuivre dans 300 centimètres cubes d'eau de Balaruc.

Ces trois dosages, faits dans trois saisons différentes de la même année, des constatations nouvelles faites depuis, les soins les plus minutieux pris contre les chances d'erreur, soit sur les lieux, en puisant l'eau, soit au laboratoire, nous ont assuré que le cuivre est un élément constant de l'eau de Balaruc. Il explique

les propriétés purgatives de cette eau thermale beaucoup mieux que la nature de ses autres éléments minéralisateurs, ainsi que nous le montrerons dans le mémoire que nous aurons l'honneur d'adresser prochainement à l'Académie.

Depuis que ce fait a été constaté, M. Moitessier, en suivant la même marche, a trouvé le cuivre dans d'autres eaux. Nous avons entrepris en commun des recherches sur la diffusion du cuivre dans les eaux minérales de nos contrées.

L'eau de Bourbonne que m'a envoyée M. le docteur Tamisier contient aussi des traces de cuivre, mais en proportion bien moindre que celle de Balaruc et non dosable dans les mêmes limites.
(*Comptes-rendus de l'Institut.*)

Note du rédacteur. — La découverte faite par MM. Béchamp et Moitessier devra, en raison de son intérêt, donner lieu à de nombreux travaux sur les sels fournis par les eaux minérales. En effet, lors de la rédaction de l'*Annuaire des eaux minérales*, M. le ministre avait demandé l'envoi des résidus provenant de l'évaporation d'eaux minérales. Quelques-uns de ces résidus contenant du cuivre, on attribua la présence de ce métal à la nature des vases employés.

A. CHEVALLIER.

COMPOSITION CHIMIQUE DU PAULLINIA.

Voici un extrait de la note publiée par M. Fournier sur le *paullinia*, médicament très-usité et qui, bien que très-connu aujourd'hui du public, n'a pas encore, que nous sachions, été soumis à l'analyse chimique. M. Fournier y a constaté la présence des principes suivants :

- 1° De la gomme ;
- 2° De l'amidon ;
- 3° D'une huile verte fixe, saponifiable, d'une saveur âcre et corrosive ;

- 4° D'une huile volatile concrète;
 - 5° D'une huile volatile fluide, très-aromatique, soluble dans l'eau légèrement alcoolisée;
 - 6° D'une huile volatile, soluble dans l'alcool à 90°, peu soluble dans l'eau, incolore, se colorant en rose au contact de la lumière;
 - 7° D'un principe particulier indéterminé, contenant beaucoup d'acide tannique, et volatil à 80° environ, se colorant en rouge foncé par le contact de la lumière, soluble dans l'éther à 65°;
 - 8° Du tannate de caféine, incristallisable et volatil;
 - 9° De l'acide tannique libre.
-

TOXICOLOGIE. — CHIMIE JUDICIAIRE.

PAIN COLORÉ EN ROUGE VIOLACÉ; PRÉSENCE DU *MELAMPYRUM*
ARVENSE.

Par M. ABEL POIRIER fils,

Pharmacien de première classe à Loudun (Vienne).

Le mois dernier, je fus chargé par M. le juge d'instruction du Tribunal de Loudun de soumettre à l'analyse un échantillon de pain saisi et d'y rechercher la cause de sa couleur anormale. Le meunier auquel le blé avait été confié était soupçonné d'avoir introduit dans la farine une substance étrangère.

La mie de ce pain offrait une couleur rouge violacé; la croûte présentait une coloration brune; il était, du reste, parsemé dans toute sa masse de pores nombreux et de dimensions différentes, preuve évidente que le pain avait été convenablement préparé et qu'il avait subi une fermentation panairale complète. Au bout de quelques jours, l'échantillon qui nous avait été remis s'est promptement recouvert de moisissures verdâtres, parmi lesquelles nous avons trouvé de petits cryptogames jaune orange

pâle qui, au microscope, nous ont fourni tous les caractères de l'*oidium aurantiacum*.

Ma première pensée fut de rechercher si la coloration n'était pas due à la présence de quelques substances minérales étrangères. Le résultat de mes recherches fut négatif. L'eau qui avait servi à la panification de la farine fut scrupuleusement examinée, mais je ne trouvai dans sa composition aucun principe particulier dont la réaction pût m'expliquer la couleur violacée qui faisait le sujet de ce travail.

En 1846, M. Poggiale, chargé de rechercher les causes de la coloration noire d'une certaine quantité de pains de munition fabriqués à la manutention, attribua ce phénomène à la présence d'animalcules microscopiques offrant tous les caractères des *bacterium* et se classant dans le premier groupe des *infusoires*. J'espérai un instant que le même phénomène avait pu se produire dans l'échantillon de pain confié à mes recherches; mais, à l'examen au microscope, je ne pus trouver aucune trace des infusoires signalés par M. Poggiale. Du reste, la coloration répandue uniformément dans toute la masse du pain ne me permettait pas d'admettre en cette circonstance l'explication donnée par notre savant professeur pour les pains de la manutention.

Craignant d'abuser de la bienveillance du lecteur, je passerai sous silence les recherches infructueuses auxquelles je me suis livré pour arriver de suite au but à atteindre.

En cherchant à constater la présence de la légumine dans la farine qui avait servi à préparer le pain saisi, je mêlai, dans le but de débarrasser un vase dont j'avais besoin, le résidu de la macération aqueuse avec la liqueur acétique. Le lendemain, en revenant dans mon laboratoire reprendre le cours de mes expériences, je fus étonné de voir le liquide surnageant dans le mélange que j'avais fait la veille présenter une couleur violacée. J'ajoutai quelques gouttes d'acide acétique, et, au bout de quelques heures, la

coloration augmenta d'intensité. Je me rappelai alors des travaux de M. Dizé sur le *melampyrum arvense* (*scrophulariées*), et je constatai de nouveau que la semence, vulgairement appelée la rougeote ou blé de vache, pouvait communiquer au pain une coloration rougeâtre violacée. En effet, l'acide acétique développe chez la semence du mélampyre une coloration qui ne semble pas y préexister. Dans le cas qui nous occupe, le principe acétique était produit par la fermentation panaire.

Convaincu de la présence de cette *scrophulariacée* dans le pain suspect, je voulus établir mes conclusions sur des expériences. Pour cela, suivant le procédé conseillé par M. Dizé, je fis une pâte molle avec de la farine saisie, de l'eau et de l'acide acétique (ce dernier entraînait pour un quart dans le mélange), puis le tout fut soumis à la cuisson panaire. L'intérieur du petit pain ainsi obtenu présentait une couleur violacée.

Une petite quantité de la même farine qui avait servi à préparer le pain saisi prenait, après quelque temps de macération avec de l'acide acétique étendu d'eau, une coloration rouge violacé. Ce ne fut qu'au bout de quelques jours de contact que la liqueur atteignit sa couleur la plus intense.

Le pain placé dans les mêmes circonstances nous présenta la même réaction.

L'eau, l'alcool, l'éther, ne jouissent pas de la propriété de dissoudre la matière colorante du *melampyrum arvense*.

Sur ma demande, 1 décalitre de blé qui avait été confié au meunier inculpe me fut remis; je le trouvai souillé par une forte proportion de semence de mélampyre. Le pain fabriqué avec la farine provenant de ce blé me donna une couleur identique à celle du pain incriminé. D'un autre côté, je fis un pain avec la farine provenant du même blé, mais duquel j'avais éliminé les semences étrangères. Le produit ne présentait rien d'anormal. Je répétai plusieurs fois mes expériences en mé-

lant des graines de mélampyre avec des farines pures de provenance certaine, et toujours les résultats vinrent corroborer les données fournies par les précédentes réactions. Je conclus donc qu'il sera facile de reconnaître la présence de cette scrofulariacée dans la farine ou dans le pain.

Maintenant, quelle est la nature de ce principe colorant? C'est ce que je me propose d'étudier. En publiant cette note, je n'ai pour but que d'éviter à mes collègues, dans une circonstance analogue, les longues et infructueuses recherches auxquelles je me suis livré avant d'arriver à la vérité.

En terminant, je me demande si, comme déjà M. le professeur Malapert (de Poitiers) en a manifesté le désir pour le *lychnis gi-thago* (nielle), on ne pourrait pas arriver à forcer les agriculteurs à *sarcler* leurs moissons et à enlever ainsi ces plantes étrangères dont la présence peut plus tard altérer la santé des consommateurs, ou mettre en doute la bonne foi d'honnêtes gens.

EMPOISONNEMENT PAR DES BAIES DE BELLADONE.

Par le docteur TRAPENARD.

Sarrut, trente ans, aliéné, momentanément déposé, le 24 septembre 1859, à l'hôpital de Gannat, est pris, le jour même, d'accidents aussi graves que subits, et le docteur Trapenard, appelé, constate l'état suivant : face injectée, vultueuse; physionomie égarée, parfois menaçante; œil très-ouvert, brillant et présentant une énorme dilatation pupillaire; respiration un peu plus lente qu'à l'état normal, parfois sifflante et suspicieuse; peau chaude, presque rouge, un peu halitueuse et sillonnée par les veines superficielles qui sont gonflées et saillantes; poulx dur à 128; léger et continuel tremblement des mains, et parfois véritables secousses de ces parties; affaissement très-prononcé de

tout le système musculaire, moins celui de la face, et néanmoins, à des intervalles de quelques minutes seulement, contractions désordonnées et très-énergiques du tronc et des membres.

En présence de tels symptômes, le docteur Trapenard manifestait tout haut son étonnement, relativement surtout à l'extrême dilatation des pupilles que les renseignements fournis étaient loin d'expliquer, lorsqu'on se décida enfin à lui dire que Sarrut avait été vu, dans la cour des hommes, cueillant et mangeant des baies de belladone. Dès lors tout s'expliquait par un empoisonnement. 10 centigrammes d'émétique dans un verre d'eau tiède étant restés sans résultat, on pratique une saignée de 700 grammes qui atténue, mais très-faiblement, les phénomènes congestifs. Prescription : Infusion de café, sinapismes sur les membres inférieurs, autre saignée dans cinq à six heures.

Le 25, ni selles, ni urine, ni vomissement ; agitation en grande partie disparue ; un peu de pâleur, pouls fréquent, moins plein ; pupilles toujours largement dilatées et insensibles ; cécité complète. Le malade entend sans comprendre. Prescription : Eau vinaigrée, 45 grammes de sulfate de soude dans deux verres d'infusion de mauve. Le soir, à sept heures, selle abondante, mais point d'urine encore ; retour de l'agitation et de l'état congestif ; pouls redevenu plein. Nouvelle saignée, même boisson. Le 26, amélioration générale, retour confus à l'intelligence ; urine dans la matinée ; persistance de la dilatation pupillaire et de la cécité. Le 28, tout est rentré dans l'ordre, moins les intestins qui sont un peu douloureux.

Ce qui a surtout induit le docteur Trapenard à faire cette communication, c'est la question de traitement. En suivant le sentier battu, il est arrivé à un résultat heureux, mais après un assez long temps, tandis que, par des moyens plus nouveaux, il était permis d'espérer un succès plus prompt. Des deux moyens récemment préconisés, l'un, celui de Garrod, qui regarde le

charbon animal comme l'antidote des solanées, *avant leur absorption*, n'était pas applicable à son malade; l'autre, basé sur l'antagonisme réciproque de l'opium et de la belladone, le séduisait singulièrement, parce qu'il repose sur le rationalisme et sur un faisceau d'expériences nombreuses et bien faites.

Le docteur Corrigan avait émis l'idée, étudiée ensuite par le docteur Graves, qu'il existe deux formes distinctes d'excitation cérébrale, particulièrement indiquées par la contraction ou la dilatation de la pupille, dont l'une doit être traitée par la belladone et l'autre par l'opium. En 1853, le docteur Anderson guérissait en quelques heures, au moyen de 24 grammes de teinture de belladone donnée à doses filantes, un ivrogne qui avait pris, en trente-six heures, 60 grammes de solution d'hydrochlorate de morphine. En juillet 1859, le docteur Béhier publiait, dans l'*Union médicale*, deux cas d'empoisonnement par l'opium guéris au moyen de la belladone, et un cas d'intoxication par la belladone heureusement traité par l'opium.

Pourquoi, connaissant ces faits et quelques autres encore que nous omettons, le docteur Trapenard n'a-t-il pas eu recours à l'opium? Parce que, dit-il, le danger était grand, et qu'il n'était pas maître d'un certain doute; parce que notre rôle à nous, médecins de province, en matière aussi délicate, est plutôt de suivre la science que de la faire.

Discussion.

M. Choisy trouve l'observation du plus haut intérêt; mais il croit qu'il était permis, en l'occurrence, à un médecin de province de quitter le sentier battu; si pareil accident lui incombait, il aurait franchement recours à la morphine.

M. Trapenard réplique qu'il aurait voulu, mais qu'il n'a pas osé entrer dans la voie nouvelle, craignant, s'il se fût borné à la médication par l'opium, des accidents sérieux du côté du cerveau.

M. Secretain se demande s'il faut, sur la foi d'expériences nouvelles et peu nombreuses, agir comme le veut le docteur Choisy. On l'eût fait qu'il ne le trouverait pas mauvais; mais il aurait donné, lui, la préférence au traitement suivi par le docteur Trapenard. La voie dans laquelle semble vouloir entrer certaine médecine doit inspirer réserve et prudence; car les expériences faites sur le curare et la nicotine dirigés contre les accidents résultant de la strychnine, sur l'opium opposé à la belladone, et sur la belladone opposée à l'opium, ne lui paraissent pas devoir inspirer toute confiance aux praticiens.

Malgré le blâme exprimé, M. Choisy persiste dans sa manière de voir : la physiologie, dit-il, a parlé, et, en France comme en Angleterre, l'expérience s'est montrée d'accord avec la physiologie, en prouvant que l'opium, opposé aux accidents produits par la belladone, a constamment réussi et dans des cas déjà nombreux. Il sait que le curare, administré contre le tétanos, laisse encore beaucoup à désirer; mais il n'en est pas de même de l'opium appelé à combattre les effets toxiques de la belladone.

Pour le docteur Boudant, la médication préconisée par M. Choisy est essentiellement homœopathique; mais comme elle est, pour le docteur Charles Laronde, non moins évidemment allopathique, M. Boudant réplique que les phénomènes prédominants déterminés par l'une et l'autre substance, l'état congestif du cerveau, par exemple, étant semblables, moins toutefois, d'une part la contraction, et, de l'autre, la dilatation de la pupille, il se croit autorisé à voir là un effet homœopathique. Dans le cas de l'espèce, l'indication formelle était, selon lui, la saignée; car, eu égard surtout à l'aliénation mentale, la congestion cérébrale pouvait rapidement enlever le malade.

M. Durand-Fardel estime que l'état congestif, dont M. Boudant fait un phénomène prédominant, est tout à fait secondaire, puisqu'il reconnaît pour base un fait physiologique évidemment ac-

cessoire. La véritable question, la question prédominante, n'est et ne peut être qu'une question de spécificité.

L'argumentation de M. Boudant paraît au docteur Choisy pécher sur plusieurs points, et M. Durand-Fardel lui semble avoir très-judicieusement réclamé pour le point de vue spécifique. L'état congestif est produit par de hautes doses, et l'état d'excitation par des doses moindres. En résumé, tous les jours on a affaire à des accidents encéphaliques, à des fièvres pernicieuses contre-indiquant les saignées, et supprimés par un spécifique, le sulfate de quinine. Or, comment expliquer l'effet curatif, sinon par la spécificité du médicament?

M. Durand-Fardel insiste sur ce point qu'il y a une ligne de démarcation à établir entre l'action d'un médicament sur l'individu sain et son action sur l'individu malade, l'état morbide pouvant créer une tolérance spéciale qui ou supprime ou atténue singulièrement l'effet physiologique qu'il produit chez l'homme en santé.

Le docteur Charles Laronde comprend que, comme savant, M. Trapenard ait désiré expérimenter la morphine; mais puisqu'il a guéri son malade, sans lui faire courir le moindre danger, comme praticien on n'a rien de plus à lui demander.

Mais, réplique M. Choisy, si, par la nouvelle méthode de traitement, M. Trapenard avait la chance de guérir et plus vite et plus sûrement, il n'en est pas moins vrai qu'il eût dû y recourir.

En présence de la répugnance de M. Choisy pour l'emploi de l'opium à hautes doses, M. Fortineau ne s'attendait pas à le voir se prononcer si résolument pour une médication non moins énergique.

M. Choisy répond que, dans un cas, la tolérance est pour lui un fait démontré, et que, dans l'autre, il lui était permis de s'étonner que l'opium, grâce sans doute à certaines conditions

particulières, n'ait pas produit, entre les mains de M. Secretain, les accidents qu'il a, à doses moindres, déterminés dans sa pratique personnelle.

M. Secretain, résumant la discussion, est d'avis que la question est celle-ci : Faut-il, oui ou non, dans l'empoisonnement par la belladone, recourir à la médication opiacée? M. Choisy dit oui, d'autres disent non. En définitive, la science pratique est-elle bien fixée sur le point en litige? Ceux qui le croient entreront, avec le docteur Choisy, dans la voie nouvelle, les autres attendront, comme lui, que les hommes graves et sérieux aient prononcé en dernier ressort sur la question controversée.

(*Compte-rendu pour 1859-1860 de la Société médicale des sciences de Gannat (Allier).*)

Gross-Wardein (Hongrie), le 13 novembre 1860.

Monsieur le Professeur,

Habitant au milieu de la Hongrie, je me suis pourtant beaucoup de fois rapproché de vous en lisant, avec beaucoup de plaisir, votre *Journal de chimie médicale*; je veux vous donner une très-petite preuve de ma gratitude en vous envoyant la relation ci-jointe, et je vous prie de lui donner une place modeste dans votre journal; en ma qualité de médecin du tribunal, j'ai assez souvent à explorer des cas d'intoxications, et si vous me croyez capable de vous en informer, je me ferai toujours le plus grand plaisir de vous fournir des relations toxicologiques (1).

Je suis, etc.

Dr Louis GROSZ.

TENTATIVE D'EMPOISONNEMENT PAR L'AGARIC (*agaricus muscarius*).

Par le docteur LOUIS GROSZ, à Nagy-Varad.

Les relations sur l'empoisonnement par les espèces venéneu-

(1) Nous acceptons avec reconnaissance les offres qui nous sont faites par M. le docteur Grosz.

ses des champignons ne sont pas en grand nombre : quoique l'importance de l'étude de ces intoxications est évidente, elles intéressent également le praticien comme le médecin expert, car la substance dangereuse peut être très-facilement procurée, et servir à l'exécution de crimes ; ceux qui croient que le goût particulier trahit la qualité des champignons vénéneux se trompent, car ils sont consommés assez souvent avec beaucoup d'appétit comme champignons comestibles.

Le quatrième du mois passé, je fus appelé pendant la nuit chez la veuve R....., qui, selon le rapport de sa sœur, s'était empoisonnée par quelque substance inconnue. Comme le plus grand nombre des empoisonnements se pratiquent par l'arsenic, je prenais avec moi une provision de sulfate de zinc et de sesquioxyde de fer hydraté, pour les employer en cas de besoin.

Je trouvai la malade dans l'état suivant : la peau pâle et froide, couverte au front de sueur gluante ; le visage maigre, d'une expression douloureuse ; les yeux entourés d'anneaux bleuâtres et sans aucune splendeur, les pupilles dilatées, le ventre retréci, — comme je l'ai observé pendant la colique saturnine, — la région de l'estomac très-douloureuse, le pouls faible et petit, du nombre de 112 dans une minute ; la malade était tourmentée par des hoquets continuels ; elle n'avait point d'évacuations. Me trouvant seul avec la malade, je la persuadai de me nommer la substance avalée ; après une longue hésitation, elle m'avoua qu'elle avait pris une tasse d'agaric cuit dans de l'eau, qu'elle avait cueilli dans une forêt voisine, et qu'elle avait pris cette décoction en deux fois, à huit et à dix heures du soir ; après la première portion, elle ressentit des douleurs aiguës dans l'estomac avec un froid insupportable dans tout le corps ; après la seconde dose, l'état d'assoupissement fut remarqué par sa sœur, qui s'est hâtée de me consulter. Je trouvai dans un tiroir les restes pulvérisés de l'agaric.

Je fis prendre à l'empoisonnée dix grains de sulfate de zinc : après treize minutes elle vomit une substance verdâtre ; le vomissement se répéta deux fois. Ayant ramassé la substance évacuée dans une bouteille, j'y trouvai une quantité de petits morceaux d'agaric qui n'étaient point changés.

Les douleurs épigastriques n'ayant pu cesser après les vomissements, j'ordonnais donc le jour suivant une forte infusion de thé vert ; la malade commença à suer abondamment et les douleurs diminuèrent ; le troisième jour après l'intoxication, la malade prenait de l'huile de ricin, et après de nombreuses évacuations elle se trouvait assez bien pour me visiter le cinquième jour de sa maladie, rétablie des suites de sa tentative, comme de l'envie de s'empoisonner par l'agaric.

Il résulte de ce cas que l'agaric (*agaricus muscarius*) avait produit des symptômes graves d'intoxication, même quand il n'est pas récemment cueilli, et qu'après l'évacuation de la substance vénéneuse par des purgatifs, les décoctions contenant du tannin sont les meilleurs antidotes.

EMPOISONNEMENT PAR LE PHOSPHORE.

Une femme avait râclé le phosphore de dix allumettes qu'elle délaya dans de l'eau bouillante pour détruire des taupes ; puis elle avala par mégarde ce mélange. Comme elle venait de manger une heure environ avant l'accident, elle ne ressentit pas de vives douleurs dans la bouche, le pharynx, ni l'estomac.

M. le docteur Poggio, qui la vit au bout d'une demi-heure, constata d'abord qu'il restait dans le vase où la dissolution avait été faite un peu de liquide épais dégageant des vapeurs blanchâtres et exhalant l'odeur d'ail. La même odeur sortait de la bouche de la malade, qui se plaignait de frissons.

M. Poggio administra d'abord de la magnésie, afin de neutra-

liser l'acide phosphorique déjà formé; puis il donna 5 centigrammes d'émétique. Il réitéra ensuite les prises de magnésie, de cinq minutes en cinq minutes. L'émétique dut être répété au bout d'une heure, le vomissement ne se produisant pas. Enfin, il eut lieu; les matières vomies avaient une forte odeur d'ail, et déterminaient en passant au gosier une sensation de cuisson. On persista dans l'administration de la magnésie, tout en continuant à solliciter le vomissement par l'injection d'eau chaude, jusqu'à ce que le liquide rendu par la bouche eût perdu son odeur et ne fût plus constitué que par une dissolution de magnésie.

Le rétablissement, sans aucun accident notable, était complet au bout de sept à huit jours.

(*Giornale dell'Accademia di Torino*).

EMPOISONNEMENTS CHRONIQUES PAR L'ARSENIC ET PAR LE CUIVRE,
A LA SUITE D'UN SÉJOUR PROLONGÉ DANS DES CHAMBRES PEINTES
AVEC LE VERT DE SCHEELE.

Par le docteur FR.-W. LORINSER (de Vienne).

(*Suite et fin.*) (1)

OBS. III. — Vers la même époque, alors que j'étais déjà convaincu de la présence de l'arsenic dans l'organisme, M. le docteur Keller me communiqua les détails suivants : Il traitait, depuis le 19 octobre 1858, une femme âgée de quarante-cinq ans, auparavant forte et bien portante, pour une fièvre typhoïde qui, après avoir suivi sa marche habituelle, s'était terminée au bout de cinq semaines sans occasionner une diarrhée considérable. Mais la malade n'avait pu se rétablir; l'appétit surtout faisait complètement défaut, bien que la langue restât parfaitement nette. La malade était prise de dégoût pour les aliments avant

(1) Voir notre numéro de décembre 1860, p. 718-724.

chaque repas. Elle avait, de temps en temps, la tête lourde, et ne pouvait dormir la nuit. Extrêmement amaigrie, affaiblie et débilitée, elle n'avait pu encore quitter le lit, bien que sa fièvre fût terminée depuis un mois. Tous les moyens fortifiants jusqu'alors employés n'avaient produit aucune amélioration. Il était survenu, dans les derniers temps, un tremblement très-pénible dans les mains et des douleurs tensives dans les pieds. La malade s'affaiblissait tellement qu'elle ne pouvait même plus s'asseoir dans son lit. D'un caractère excessivement irritable, très-abattue, le regard anxieux, elle était tombée dans une profonde cachexie. Le pouls était normal. Elle habitait dans une chambre qui avait été peinte en vert il y avait plusieurs mois. Son lit, qu'elle n'avait pas quitté depuis neuf semaines, était appliqué à la muraille, dans le sens de sa longueur.

J'émis l'opinion qu'il pouvait bien s'agir d'un empoisonnement par l'arsénite de cuivre, et je décidai M. le docteur Keller à faire analyser la couleur par M. le professeur Kletzinsky. Ce dernier trouva qu'elle renfermait une abondante quantité d'arsénite de cuivre.

On ordonna alors 0 gr. 60 d'iodure de potassium par jour, et quelques jours après, le 20 décembre, l'urine fut examinée. On y trouva (comme dans les deux cas précédents) un peu d'albumine et une plus grande quantité de matière colorante bleue; et l'appareil de Marsh permit de constater la présence de taches faibles, mais évidentes, d'arsenic, taches qui laissaient émaner, sans être aucunement chauffées, une odeur d'ail, et que l'eau de Javelle dissolvait complètement.

On fit habiter la malade dans une autre chambre; l'usage de l'iodure de potassium fit rapidement disparaître tous les symptômes, et, au bout de quatre semaines, la guérison était complète.

Dans les cas précédents, on ne rechercha point la présence du cuivre dans l'urine; mais, comme il était important de savoir si

l'organisme était intoxiqué par l'arsenic seul (sous forme de vapeur) ou par l'arséniate de cuivre (la couleur étant absorbée en poussière), on procéda, dans les deux cas qui vont suivre, à cette recherche, et on constata également la présence de ce métal.

OBS. IV. — Une jeune fille de vingt-quatre ans, assez forte, d'une bonne santé habituelle, fut atteinte, dans l'hiver de 1855, d'une fièvre typhoïde qui fut très-longue, mais se termina heureusement. Toutefois, un bourdonnement d'oreilles, qui était survenu dans le cours de l'affection, ne disparut point avec elle. Très-incommode pour la malade, il allait jusqu'à l'empêcher de dormir. Bien que le pouls fût normal et la langue parfaitement nette, l'appétit ne revint point; la malade resta faible et débilitée, et pouvait à peine se lever quelques heures chaque jour. La respiration et les fonctions du cœur étaient normales, les selles difficiles et la menstruation extrêmement irrégulière. Malgré l'emploi de la quinine et du fer, cet état persista plusieurs mois, présentant des alternatives d'amélioration et d'aggravation. Au printemps de 1858, la malade quitta le pays et se rétablit complètement. Le bourdonnement d'oreilles diminua, mais sans disparaître complètement; l'appétit et le sommeil revinrent complètement, et les règles se montrèrent régulièrement, bien qu'en petite quantité. Revenue à Vienne dans l'automne de 1858, la malade s'aperçut bientôt que le bourdonnement d'oreilles augmentait sensiblement. Le sommeil devint interrompu, l'appétit disparut; elle pâlit et ressentit, après chaque repas, une oppression sourde dans la région épigastrique, qui persistait plusieurs heures. Il survint enfin des démangeaisons très-pénibles au cou, une rougeur diffuse et du gonflement dans la muqueuse du pharynx, des nausées et de temps en temps des vomissements. La malade, qui avait engraisé pendant son séjour à la campagne, s'amaigrit de nouveau et son humeur s'agrit beaucoup.

Comme elle couchait depuis plusieurs années dans une chambre peinte en vert, et y séjournait la plus grande partie du jour, je fis analyser la couleur. Cette couleur renfermait une quantité considérable d'arsénite de cuivre. J'ordonnai 1 gramme d'iodure de potassium par jour, à prendre en pilules, et, au bout de quelques jours, je fis analyser l'urine.

L'appareil de Marsh y décela la présence de quantités très-petites, mais évidentes, d'arsenic, et le ferrocyanure de potassium celle de traces de cuivre.

La couleur verte fut enlevée, l'iodure de potassium continué, et j'ordonnai en outre des bains chauds et des promenades fréquentes en bon air. L'état de la malade s'améliora rapidement, et, au bout d'un séjour de quelques semaines à la campagne, elle put être considérée comme guérie.

Obs. V. — Une femme de soixante-dix-huit ans, affaiblie, qui habitait depuis plusieurs années une chambre peinte avec une couleur verte très-mal apprêtée, fut prise, au printemps de 1858, d'une sensation de bourdonnement et de pesanteur dans la tête qui revenait périodiquement, ainsi que de troubles digestifs, d'un sentiment d'oppression à la région épigastrique et de constipation. Ayant quitté sa demeure pour aller passer quelque temps à la campagne, elle fut complètement délivrée de ses souffrances; mais, à son retour, elle passa quatre mois auprès de son mari malade, tantôt dans sa chambre, tantôt dans une autre, qui communiquait directement avec la précédente, sans jamais sortir. Pendant ce temps, les bourdonnements qu'elle avait déjà sentis dans la tête reparurent avec beaucoup d'intensité, et il lui semblait entendre tantôt un bruit de chaînes, tantôt un bruissement d'ails d'oiseaux, tantôt des cris de détresse poussés par son mari. Elle indiquait avec beaucoup de précision certains points de l'occiput où il lui semblait que ces différents bruits se faisaient entendre. Ces bruits étaient continuellement perçus, mais avec

une intensité variable. L'ouïe elle-même était complètement normale, et je ne pus rien découvrir de particulier dans l'oreille externe ; les os paraissaient un peu épaissis dans la région de la suture sagittale, mais ils n'étaient pas douloureux. Toutefois, la malade racontait que quelques semaines auparavant le toucher y déterminait des douleurs assez vives. Le périoste des apophyses mastoïdes était un peu gonflé et sensible. La peau qui le recouvrait, un peu rouge, n'était ni tuméfiée, ni douloureuse. L'appétit était perdu, la langue nette ; à la région épigastrique existait une douleur sourde, un sentiment d'oppression ; l'estomac était distendu par des gaz, sensible à la pression ; les selles difficiles, le pouls et la respiration normaux, la peau sèche. La malade restait la plus grande partie de la nuit sans dormir, et était dans un état continuuel d'agitation et d'anxiété.

Le 27 avril 1859, la couleur verte (qu'on enlevait facilement en frottant le mur avec le doigt, et qui était surtout détachée à l'endroit où se trouvait le lit de la malade) fut soumise à l'analyse chimique, ainsi que l'urine de cette femme. M. le professeur Kletzinsky trouva dans la couleur verte des quantités notables d'arsénite de cuivre, et constata dans l'urine la présence certaine de l'arsenic et du cuivre.

J'ordonnai de prendre chaque jour 0 gr. 50 d'iodure de potassium en pilules. Les premiers jours qui suivirent, les symptômes diminuèrent sensiblement ; la malade reposait plusieurs heures chaque nuit ; les bruits se faisaient entendre avec beaucoup moins de force dans la tête, et l'agitation de l'esprit commençait à se calmer. Mais bientôt des mouvements fébriles se manifestèrent, ainsi qu'une toux sèche et un goût métallique dans la bouche. On trouva dans l'urine, analysée le 15 mai, de la biliphéine et de l'uroérythrine à l'aide de l'iode, et 19 pour 1000 de sucre, mais ni cuivre ni arsenic. Les jours suivants, le goût métallique, qui était fort désagréable, augmenta, et il survint un léger flux

de salive. Malheureusement cette salive, que l'on conservait avec soin depuis plusieurs jours, ne put être analysée, ayant été jetée par mégarde. Je cessai l'iodure de potassium, j'ordonnai un gargarisme astringent, et le flux de salive s'arrêta bientôt.

Le 29 mai, nouvelle analyse de l'urine. La proportion de sucre est descendue à 5 pour 1000; il y a toujours absence de cuivre et d'arsenic. Pendant ce temps, la fièvre augmenta toujours; il se déclara alors une pleurésie à droite, puis bientôt une pneumonie à gauche. Le pouls battait 130 pulsations; les bruits qui se faisaient entendre dans la tête s'étaient apaisés, à la vérité, mais il était survenu dans la région de l'estomac un sentiment de brûlure extrêmement pénible qui tourmentait jour et nuit la malade. De temps en temps il survenait des vomissements d'un mucus visqueux; des crachats purulents apparurent. Enfin la malade, épuisée par une insomnie qui fut rebelle à tous les narcotiques, et par une agitation extrêmement pénible, s'éteignit le 3 juin.

Le 4 juin, on trouva à l'autopsie : un épaissement considérable de la voûte du crâne, dont la table interne présentait un grand nombre de petites stalactites osseuses, hautes de 4 à 5 lignes, qui s'engageaient entre les circonvolutions cérébrales; une forte adhérence de la dure-mère avec la voûte du crâne; dans le sinus longitudinal supérieur, une pièce osseuse mobile, ayant 6 lignes de long et 3 de large; la substance cérébrale dure, visqueuse, anhémiée; dans le poumon gauche, plusieurs noyaux, mal circonscrits, d'hépatisation rouge; sur le poumon droit, une couche d'exsudat mince et solide; le cœur normal, le foie très-petit, avec des bords flasques, amincis, mais ne renfermant pas de graisse; la muqueuse de l'estomac, d'un gris d'ardoise foncé, ramollie, détachée par place, offrait autour du cardia de nombreuses érosions hémorrhagiques.

On analysa le cerveau et les organes splanchniques, mais on

n'y trouva pas traces de cuivre, et le dépôt d'arsenic qui se forma était trop faible pour qu'on puisse affirmer avec certitude qu'il était bien constitué par cette dernière substance.

Les cas que nous venons de rapporter prouvent que l'arséniate de cuivre, employé pour peindre les murailles, est loin d'être sans danger, et que, dans l'intérêt de l'hygiène publique, il doit être abandonné. Je sais parfaitement que des quantités très-petites d'arsenic ne causent point généralement de troubles immédiats dans la santé, et même qu'on peut s'habituer à en absorber de petites doses sans qu'il en résulte d'accidents sensibles, sans surtout que ces accidents apparaissent immédiatement; mais il ne faut pas oublier que nous n'avons pas affaire ici à l'arsenic seul, mais à l'arsénite de cuivre, et qu'on ne peut pas toujours déterminer et prévenir les circonstances dans lesquelles l'action de ce poison sur l'organisme humain sera active et nuisible. Pour ce qui est de l'action toxique de l'arsénite d'oxyde de cuivre, je rapporterai un cas que j'ai observé, et dans lequel un homme avancé en âge, prenant par erreur un flacon plein d'une matière colorante bleue (arsénite de cuivre ammoniacal) pour sa bouteille de vin, but à même un grand coup; bien qu'on se fût immédiatement aperçu de l'empoisonnement et qu'on eût administré en toute hâte tous les secours possibles, cet homme mourut au bout de sept heures. Manquant de faits sur l'empoisonnement produit par l'arsénite de cuivre, je laisse aux chimistes le soin de déterminer quelle part on doit attribuer dans l'intensité de l'action à l'union de cette substance avec l'ammoniaque.

Je ferai les remarques suivantes sur les circonstances qui rendent plus graves les effets des matières colorantes toxiques sur l'organisme :

I. Généralement, le poison ne pénètre pas dans les voies res-

piratoires et digestives sous forme de gaz, mais sous forme d'une poussière très-fine qui est détachée de la muraille par le frottement, ou qui s'en détache d'elle-même quand la substance qui l'y retient se décompose. Mieux une couleur est préparée, moins les murs sont nettoyés et frottés, moins, par suite, il se détache de poussière. Si, au contraire, la couleur renferme peu de colle; si la peinture est déjà ancienne et qu'elle commence à se détériorer; si, enfin, le lit est adossé immédiatement au mur et que la couleur soit frottée par le linge lui-même, il doit naturellement se détacher une quantité de poussière plus considérable.

II. En outre, sur les murailles humides et mouillées, il peut encore se former, avec l'aide de certaines circonstances favorisantes, une combinaison d'arsenic et d'hydrogène, qui, respirée sous forme de gaz, peut amener des troubles notables de la santé.

III. Lorsqu'un homme adulte, doué d'une bonne santé, ne reste chaque jour que quelques heures dans une chambre peinte au vert de Scheele, et passe le reste du temps à l'air libre et dans une chambre saine, les phénomènes de l'empoisonnement doivent à peine pouvoir se manifester, ce qui explique pourquoi on a, jusqu'à présent, considéré cette couleur comme presque inoffensive. Le danger d'être empoisonné augmente lorsque la chambre peinte en vert, et c'est ce qui arrive la plupart du temps à Vienne, sert de chambre à coucher; lorsque, à côté des adultes, des enfants y séjournent non-seulement la nuit, mais aussi la plus grande partie du jour; lorsqu'une maladie force à séjourner, pendant un temps plus ou moins long, dans cette chambre, d'une façon continue, sans jamais aller à l'air libre; enfin, lorsque cette chambre est peu ou point aérée.

J'ai encore eu occasion d'observer trop peu de cas de cet empoisonnement chronique par l'arsénite de cuivre pour pouvoir dire quels en sont les symptômes caractéristiques. C'est une la-

cune qui sera comblée par des recherches ultérieures. Je suis loin de prétendre que tous les symptômes que j'ai indiqués soient dus à cet empoisonnement, mais je crois, toutefois, devoir appeler l'attention sur les troubles de la digestion, sur les sentiments pénibles éprouvés à la région épigastrique et sur les sensations toutes particulières ressenties dans la tête : tous symptômes qui se sont rencontrés dans tous les cas et qui me semblent avoir une valeur plus grande que les autres. C'est ce que des observations ultérieures nous apprendront (1).

(Extrait de la *Wiener Medizinische Wochenschrift*.)

PHARMACIE.

BANQUET DES INTERNES EN PHARMACIE DES HÔPITAUX DE PARIS.

On sait que les internes en pharmacie des hôpitaux de Paris reçus depuis l'institution des concours se réunissent depuis neuf ans, et qu'ils ont fait du banquet qui les réunit une œuvre de confraternité en prélevant annuellement, sur la somme destinée à solder les frais de réunion, une portion qui peut leur permettre de faire un peu de bien.

Le neuvième banquet a eu lieu le 15 décembre 1860 chez Véfour-Tavernier (Palais-Royal) ; il a été présidé par M. Chevallier, membre de l'Académie impériale de médecine, du Conseil de salubrité, professeur à l'École de pharmacie, reçu interne en 1814.

(1) *Papiers teints à l'arsenic*. — M. Schroetter a constaté, par des analyses souvent répétées, que certains papiers teints au vert de Scheele ou de Schweinfurt contiennent, par mètre carré, près de 0.50 gr. de régule d'arsenic, ce qui suffit à expliquer les empoisonnements causés par leurs émanations délétères. Il signale, en outre, un nouveau papier de teinture rouge qui renferme également une proportion notable d'arsenic.

(Cosmos.)

Le président a d'abord fait connaître 1° quel était le nombre des présents; 2° celui des internes habitant la province et qui assistaient au banquet: MM. Vinatier, de Lurcy Levy, Noël, de Reims; Guyot, d'Épernay; Blary, de Chantilly; Borel, de Lille; 3° celui des membres de la Société qui, n'ayant pu se rendre à Paris pour le banquet, ont envoyé des lettres d'adhésion. Il a félicité avec chaleur M. Pitat, de Valenciennes, et M. Cru-chaud, de Neuchâtel (Suisse), qui avaient fait tout exprès un assez long voyage pour passer un moment avec d'anciens camarades.

Il a ensuite témoigné le chagrin qu'il éprouvait de ne pas compter parmi les présents des anciens internes habitant Paris qu'on était heureux de revoir au moins une fois l'année; il pense que des causes majeures ont dû empêcher ces confrères d'éprouver un instant de bonheur en assistant à une fête de famille (1).

M. Chevallier fait connaître qu'on lui a demandé un discours écrit; il a dû se rendre à la volonté de ses confrères, mais il exprime l'opinion que ce qui se dit sans être écrit vaut mieux; selon lui, c'est l'expression des sentiments qu'on éprouve qui se fait jour, tandis que lorsqu'on écrit chaque parole est étudiée et réfléchie.

(0) Un grand nombre de nos camarades habitant Paris, empêchés d'assister au banquet par diverses circonstances, ont adressé leur cotisation au fonds de secours. De nos collègues de province ont fait parvenir à M. Cazin, outre leur cotisation, l'expression de leur cordiale sympathie. Ce sont : MM. Dominé, à Laon; Delante, à Savigny-sur-Orge; Malbranche, à Rouen; Bernot, à Chauny; Pont, à Metz; Jatteau, à Chartres; Gaisney, à Beuzeville; Soula, à Pamiers; Tabart, à Bourgueil; Kampmann, à Colmar; Jacquin, à Saulieu; Fraisse, à Saint-Nicolas-du-Port; Cailletet, à Charleville; Goussart, à Condom; Brès, à Riez; Lack, à Ternois; Astaix, à Limoges; Icard, à Marseille.

Cependant, pour contenter ses confrères, il a donné lecture de l'allocution suivante :

« Messieurs,

« Je viens vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en me décernant pour la troisième fois la présidence du banquet des internes en pharmacie des hôpitaux de Paris.

« Je vous le dirai, chaque fois que je prends la place que vous m'assignez, un souvenir vient frapper mon esprit : je ne puis m'empêcher de me rappeler un homme que nous avons tous vénéré, tous aimé. Si Soubeiran, de sa demeure dernière, voit et entend, il saura que sa mémoire est restée dans nos cœurs.

« Notre banquet, Messieurs, a pour but principal de resserrer entre nous l'union et la confraternité ; jeunes et vieux, nous sommes tous réunis : les premiers gardent d'abord un sérieux qui n'est pas de leur âge ; les autres, au contraire, oublient cet âge et se retrempent dans la jeunesse de leurs nouveaux confrères.

« Vous savez que, chaque année, une portion de la somme prélevée pour le banquet est mise de côté : cette portion, peu considérable, est cependant destinée à soulager quelques infortunes.

« Malgré que nos économies soient minimales, elles ont pu nous permettre de faire un peu de bien, et, grâce aux bons soins de M. Cazin, que nous devons remercier, deux confrères malheureux ont pu être aidés.

« Espérons que nos économies s'accumuleront et que nous pourrons, par la suite, être plus généreux et plus utiles.

« L'union des internes en pharmacie a fait des progrès, et dans ce banquet, qui est le neuvième, nous sommes au nombre de cent quinze.

« Je rêvais dernièrement à la présence dans une de nos réunions de tous les internes qui ont commencé leur carrière dans les hôpitaux ; je retrouvais là ces internes qui, en 1813, ont

lutté de courage pour soulager les soldats blessés atteints du typhus ; ces internes qui, à trois époques différentes, ont, dans les hôpitaux de Paris, risqué leur vie en soignant les cholériques... Mais ce n'était qu'un rêve, nous ne pourrions jamais être réunis : des occupations, des situations diverses ne peuvent permettre à tous nos anciens camarades qui sont encore vivants de se réunir à nous.

« Prouvons, Messieurs, à ces amis que nous ne les oublions pas en leur donnant un souvenir : je porte un toast à leur santé et à leur prospérité, tout en leur rappelant que nous avons pris pour devise :

« L'UNION FAIT LA FORCE ! »

SOCIÉTÉ CONFRATERNELLE DES INTERNES EN PHARMACIE

DES HÔPITAUX DE PARIS.

La Société, désirant établir une liste générale des internes qui ont été reçus pour les hôpitaux de Paris depuis 1813, et qui sont établis pharmaciens ou ont changé de profession, elle prie ces confrères de lui faire connaître leurs noms, prénoms, le lieu de leur domicile et la date de leur promotion à l'internat.

La liste générale étant établie, un exemplaire de cette liste leur sera envoyée.

Les renseignements doivent être adressés à M. CAZIN, rue Montholon, 25.

SUR L'EXERCICE DE LA PHARMACIE.

Une lettre dans laquelle nous avons établi quel est l'état actuel de la pharmacie a donné lieu à M. Parisel de publier dans le *Moniteur des sciences médicales et pharmaceutiques* l'article suivant :

Nous lisons avec assiduité et intérêt chaque numéro du *Journal de chimie médicale*. Pour nous autres chroniqueurs, c'est un devoir, et presque toujours un plaisir. Nous disons : « Presque toujours. » En effet, le numéro de novembre dernier contenait une pénible exception ; nous voulons faire allusion à la lettre qui commence à la page 666. Avant de rendre compte de nos impressions personnelles, nous mettons cette lettre sous les yeux de nos confrères, accompagnée de deux autres lettres écrites, elles aussi, par des pharmaciens, mais à des points de vue diamétralement opposés à la première. Nos lecteurs jugeront (1).

« En présence de cette conclusion désespérée et désespérante, nous allons répéter quelques passages de la lettre d'un de nos confrères, M. Drouet, qui a paru dans ce journal, il y a près de deux ans, et qui répondait à peu près aux mêmes cris de détresse. Nous le rappellerons à ceux de nos lecteurs qui l'auraient oublié : M. Drouet était un de nos bons praticiens, et il a dû à un long et honorable exercice une retraite qui le satisfait.

« *La pharmacie est en détresse !*

« Ce cri d'alarme a produit une partie des effets que les promoteurs de ces agitations en espéraient ; il a jeté dans les esprits un sentiment de malaise et d'inquiétude facile à concevoir ; il a fait croire à un abaissement de la pharmacie, qui n'a rien de réel ; mais quand on a peur du mal, on a déjà le mal de la peur, et pour guérir ce mal, on a dirigé toutes ses espérances, toutes ses aspirations vers un sauveur encore inconnu, mais dont la venue ne pouvait longtemps se faire attendre. C'est là ce qu'on voulait ; malheureusement il est arrivé ce qui, *à priori*, pouvait se prévoir : par des déclamations sur un mal physique imaginaire, on a produit un mal moral réel, mais qui peut aller fort loin si l'on n'y met un terme.

(1) Suit la lettre qui se trouve insérée dans le *Journal de chimie médicale*, numéro de novembre 1860, p. 666-670.

« Il est donc grandement temps de montrer que la voie, toute fantaisiste, dans laquelle on pousse la pharmacie, est excessivement périlleuse pour ses intérêts, et de prouver, par des chiffres et des citations irréfutables, que notre profession est matériellement entrée dans une ère d'amélioration incontestable, qui deviendra plus fructueuse encore si l'on sait imprimer une direction plus pratique à l'exercice de la pharmacie.

« L'une des causes les plus certaines, avons-nous dit, de l'état de malaise dont on se plaint si amèrement depuis dix ou douze ans, réside dans l'agitation que l'on a fomentée et dans le cri d'alarme qui lui a servi de devise.

« La pharmacie est en détresse !

« Lorsque vous annoncez la décadence fatale de la pharmacie, n'est-ce pas livrer au plus grand des hasards la chance de trouver un homme assez osé pour risquer sa fortune dans une acquisition qu'on lui présente comme si périlleuse ?

« La pharmacie est en détresse !

« Et, pour venir à son secours, vous invoquez l'appui des pouvoirs publics. Si vous voulez être écoutés, prouvez que vous êtes forts, et, au lieu de solliciter une protection qui depuis cinquante ans vous fait toujours défaut, cherchez dans votre initiative individuelle les moyens d'annuler la concurrence des autres professions. Vous êtes plus instruits que vos adversaires, pourquoi ne seriez-vous pas plus habiles ?

« Nous nous faisons fort de prouver que le malaise actuel n'a pas pris des proportions qui demandent des remèdes héroïques ; nous établirons par des chiffres irréfutables que la pharmacie se trouve aujourd'hui dans des conditions au moins aussi avantageuses qu'il y a trente ans ; que le pharmacien manque de courage en face des concurrences illicites, et qu'il doit lutter sur le terrain commercial d'où l'a éloigné une insouciance regrettable.

« Nous rappelons enfin que, comme toutes les professions li-

bérales, la pharmacie a rarement conduit à la fortune, mais bien à une honorable aisance; qu'il en est de son exercice comme il en était il y a cinquante ans, rien de plus, rien de moins.

« Des abus existent, on ne peut le nier, mais fort heureusement le remède est à côté du mal, et si, sans cesser de s'intéresser aux sciences, — dont il doit être, dans un grand nombre de localités, le principal représentant, — le pharmacien veut comprendre que la partie commerciale de la pharmacie mérite aussi qu'il y applique son intelligence, il lui sera facile, sans sortir des limites qui lui sont imposées par la loi, d'augmenter, dans une portion notable, ses affaires et d'améliorer sa position.

« Le résultat que nous ne craignons pas d'annoncer est d'autant plus certain, qu'ainsi que nous l'avons déjà dit, et que nous allons le prouver par les démonstrations qui vont suivre, loin d'être placée dans des conditions plus mauvaises qu'autrefois, la situation du pharmacien s'est plutôt sensiblement améliorée.

« Nous avons déjà démontré que la concurrence des professions voisines, en tant que pharmacie pure, n'avait pas augmenté; prouvons que la multiplication immodérée des officines, qu'on regarde comme une des causes de l'état de la pharmacie, n'est pas plus réelle.

« En 1831, la population générale de la France était de 32,560,954 habitants; à la même époque, le nombre des pharmaciens était de 4,920, soit environ 1 pharmacien pour 6,618 habitants.

« En 1841, la population était de. . . .	34,230,178 hab.
le nombre des pharmaciens de. . . .	5,201
soit environ 1 pharmacien sur. . . .	6,750 hab.

« En 1855, la population était de. . . .	35,781,628 hab.
le nombre des pharmaciens de. . . .	5,175
soit environ 1 pharmacien sur. . . .	6,914 hab.

« En 1858, la population était de . . . 36,160,364 hab.
le nombre des pharmaciens de . . . 5,546
soit environ 1 pharmacien sur. . . 6,520 hab.

« Ces chiffres prouvent deux choses importantes : la première, que le nombre des officines, loin d'augmenter dans une proportion immodérée, n'avait même pas, de 1851 à 1854, suivi la progression de la population ; la seconde, c'est que nous avons raison d'accuser l'agitation malade, imprimée à la pharmacie depuis bientôt dix ans, des nouvelles créations qui ont eu lieu. En effet, c'est seulement depuis 1854 qu'on constate une augmentation notable dans le nombre des pharmaciens, qui ne sont d'ailleurs pas sensiblement plus nombreux qu'en 1841. »

Passant à la question des spécialités pharmaceutiques, M. Drouet les regarde comme un puissant auxiliaire pour le pharmacien. C'est ainsi qu'il a pu retenir dans son officine les pâtes pectorales et les sirops adoucissants, qui auraient été absorbés par la confiserie.

Jadis les spécialistes étaient les chefs de la pharmacie française. Charras a dû sa richesse à la vente de son sucre orangé purgatif ; l'illustre Lemery, à la vente de l'émétique dulcifié et de l'opiat méésentérique ; Seignette, Glauber et *tutti quanti* étaient bien aises d'avoir leur sel à eux ; et tous ces grands noms de la pharmacie ont-ils abaissé, pour cela, le niveau moral de leur profession ?

Dans les considérations qui précèdent, nous n'avons pas voulu prouver que l'état de la pharmacie fût aussi prospère qu'on pourrait le désirer ; nous avons voulu établir seulement qu'il n'a pas empiré depuis trente ans, tout au contraire. Nous avons eu l'intention de montrer aussi l'effet désastreux de plaintes exagérées et la nécessité d'imprimer à la gestion des officines une direction plus pratique.

Avons-nous atteint notre but, et notre discussion désintéres-

sée portera-t-elle la conviction dans quelques esprits? c'est ce que l'avenir seul décidera. Ce que nous pouvons dire à nos confrères, en terminant, c'est qu'en suivant la voie que nous venons de tracer, nous sommes parvenu, dans des conditions qui n'avaient rien de particulièrement favorable, à satisfaire une ambition modeste et à assurer le repos de nos vieux jours, d'abord gravement compromis par plusieurs années d'une pratique mal dirigée, commencée sous l'influence des idées que nous combattons aujourd'hui.

Enfin nous clorons ce débat épistolaire par la copie d'une lettre qui nous est communiquée par un de nos confrères de Paris. C'est encore une réponse à une consultation analogue à celle donnée par M. Chevallier. Une seule différence mérite à peine d'être signalée : le consultant n'était pas pharmacien comme le correspondant de notre savant maître. A cela près, les cas sont identiques, mais les conclusions contradictoires.

« Monsieur,

« Vous me faites l'honneur de me consulter sur l'intention où vous seriez de diriger votre fils vers l'apprentissage de la pharmacie, et vous voulez apprendre d'un vieux praticien comme moi les avantages et les inconvénients de cette profession. Ma réponse sera facile, elle est dictée par une forte conviction et une vieille et récente expérience ; car, vous le savez, douze mois ne se sont pas encore écoulés depuis que j'ai remis mon officine à mon fils.

« L'exercice de la pharmacie, comme celui de toutes les professions libérales, sans exception aucune, offre les deux comptes du bien et du mal. De quel côté penche la balance? Vous êtes négociant, vous allez en juger. Nous commencerons par le passif, c'est-à-dire les inconvénients.

« Après les sacrifices d'une forte instruction et les frais du diplôme de bachelier ès-sciences, vous aurez à faire ceux de deux ans d'apprentissage, un an de stage et trois ans d'inscriptions et

de cours à l'École supérieure. Calculez l'âge de votre fils pour qu'il ne se présente au dernier examen qu'au moment où sa vingt-cinquième année aura sonné.

« Vous lui chercherez ensuite soit un emplacement pour une officine nouvelle, soit l'achat d'une pharmacie en activité. Réservez pour ce moment la discussion de cette question, nous passons.

« La condition de votre fils comme apprenti et élève sera celle des commis dans beaucoup de commerces : un peu plus d'esclavage peut-être ; mais ce n'est pas un mal, au milieu des plaisirs des grandes villes. Sa condition relative et ses honoraires seront bien préférables qu'ils ne l'étaient autrefois. C'est déjà un avantage et un progrès. Si ses capitaux sont modestes, la pharmacie militaire et les hôpitaux civils lui présentent des positions où une condition paisible et honorable, à l'abri de tout besoin, lui ouvriront de larges loisirs pour utiliser son amour de l'étude et son goût pour les sciences. De cette dernière surtout sont sortis des professeurs distingués, des savants de premier ordre.

« Si quelque patrimoine lui permet d'aspirer à une position qui conduise à la fortune, l'achat et la création d'un fonds de pharmacie-droguerie lui ouvriront une carrière toute commerciale, qui compte et a toujours compté de riches praticiens. Une association lui permettra la grande spéculation et le portera parmi les négociants notables de la cité.

« Si, au contraire, il borne son ambition à la pharmacie pure, il jouira d'une position paisible, régulière, honorée et qui rétribue presque toujours convenablement l'homme assidu, persévérant et économe.

« S'il éprouvait le besoin de changer, ce qui est toujours périlleux, il pourrait se choisir une place dans les industries chimiques, à l'égal des élèves de l'École polytechnique démissionnaires des fonctions du gouvernement. Si le bonheur n'accompagne

pas ses spéculations, la pharmacie, en bonne mère, lui rouvre ses bras et sa douce hospitalité. Pourrait-on trouver de tels avantages dans le barreau, la médecine, un commerce quelconque, etc. ?

« On vous dira que le nombre des pharmaciens est grand. Quelle est la carrière qui n'est pas encombrée ? Depuis seize ans, malgré l'augmentation de la population, le nombre des pharmaciens n'a pas augmenté.

« On vous dira que la population plus éclairée, les systèmes des médecins aidant, la consommation des remèdes va toujours en diminuant.

« Ce mal, s'il existe et s'il est sérieux, est bien compensé par la diffusion des richesses, l'accroissement du niveau de l'aisance générale, le besoin universel du bien-être. Le progrès des lumières lui-même nous est favorable. Les empiriques ont bien moins d'empire sur les esprits éclairés que sur les gens aveuglés par l'ignorance. Nous voyons dans nos campagnes beaucoup de cultivateurs recourir au médecin et au pharmacien, qui autrefois n'auraient appelé que le vétérinaire.

« On vous dira encore que beaucoup de concurrences illicites, parasites de la profession, détournent à leur profit les bénéfices du pharmacien. Ce mal est réel, mais il a été beaucoup plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui, et la décroissance ne s'arrête pas. Ces abus sont intérieurs et extérieurs. Les abus intérieurs sont poursuivis et châtiés par les jurys médicaux ; les abus extérieurs le sont par les associations pharmaceutiques. 1860 sera remarquable par la vigueur de la répression et le nombre des poursuites, comme 1859 le sera pour la nouvelle jurisprudence créée par la Cour de cassation. Ce dernier succès agrandit singulièrement la position des pharmaciens associés ; il fait disparaître les officines religieuses et rentrer la droguerie médicinale dans le domaine de la pharmacie.

« Ainsi donc, Monsieur, le présent est sensiblement amélioré, et l'avenir encourageant ; le moment ne saurait donc être plus propice à mon sens pour le stage de votre fils. Nul doute qu'au moment où il touchera maîtrise, une ère plus heureuse n'ait régénéré la pharmacie. — X.

Quoique certains côtés de cette question aient été laissés dans l'ombre, la longueur de cet article nous en fait ajourner le complément à la prochaine occasion qui se présentera. PARISEL.

Nous persistons dans l'opinion que nous avons émise ; nous chercherons, dans une prochaine publication, à convaincre M. Parisel que nous sommes dans le vrai.

• A. CHEVALLIER.

SINAPISME LIQUIDE A LA GLYCÉRINE.

La difficulté de pouvoir, dans certaines circonstances, se procurer de la farine de moutarde fraîche et non avariée, prive souvent le médecin de l'une des ressources les plus précieuses de la médication révulsive. Pour obvier à cet inconvénient, M. Grimault a imaginé une préparation fort simple et fort peu coûteuse qui permettra, désormais, d'avoir toujours sous la main un sinapisme toujours prêt à être appliqué. Il suffit de mélanger ensemble les substances suivantes :

Glycérine.....	13 grammes.
Amidon.....	20 —
Essence de moutarde.....	10 gouttes.

Une couche mince de ce mélange, étendue sur du taffetas gommé, ou, à son défaut, sur une pièce de linge ou même sur un morceau de papier collé, suffit pour établir promptement une révulsion aussi énergique, et plus prompte que celle que procure la meilleure moutarde.

Si la glycérine est de bonne qualité, l'essence de moutarde ne peut subir d'altération. Une bonne précaution sera d'agiter le mélange avant de l'employer. (*Bull. génér. de thér.*)

PRÉPARATION DE L'ÉTHÉR IODHYDRIQUE.

Dans une cornue tubulée, assez spacieuse, on introduit 500 gr. d'iode et autant d'alcool absolu, et on fait plonger dans un seau d'eau froide; ensuite on introduit, par la tubulure et peu à peu, de petits fragments de phosphore préalablement lavés à l'alcool. Il se produit d'abord une effervescence très-vive accompagnée de chaleur; aussi a-t-on soin de n'ajouter que peu de phosphore à la fois. Cependant, lorsqu'on a employé quelques grammes de métalloïde, la réaction se modère et il arrive un moment où l'on peut, sans inconvénient, en ajouter suffisamment pour compléter 50 grammes. A ce moment, on adapte un réfrigérant et on distille à feu nu. Lorsque le produit ne se trouble plus au contact de l'eau, on l'agite avec une dissolution alcaline, puis avec de l'eau, et on fait sécher sur du chlorure de calcium, après quoi on rectifie.

500 gr. d'iode ont donné de 562 à 574 gr. d'éther, c'est-à-dire 91 à 93 p. 100. La théorie en exige 614. Le résidu brun de la cornue est exempt d'iode.

Les proportions d'iode et de phosphore employé correspondent à peu près à 3 équivalents d'iode et 1 équivalent de phosphore. (*Annalen der Chemie und Pharmacie.*)

MODE EXPÉDITIF POUR PRÉPARER LE SIROP DE CODÉINE.

Le nombre des sirops médicamenteux s'accroît dans de telles proportions, que les pharmaciens de bon nombre de localités doivent accueillir avec empressement les formules qui leur per-

mettent de préparer ces sirops seulement au fur et à mesure de leurs besoins.

Voici le mode que j'ai adopté pour le sirop de codéine :

Codéine	50 centigrammes.
Acide citrique pur.....	1 gramme.
Eau distillée.....	2 —

Dissolvez et mélangez, par agitation, à

Sirop de sucre 600 —

Cette préparation, d'un très-bel aspect, est d'une excellente conservation. (Bulletin de thérapeutique.)

RÉGIME DES MÉDICAMENTS ÉTRANGERS.

Le *Journal de Saint-Petersbourg* (n° du 8/20 juin 1860) contient une décision du conseil de médecine de Russie, approuvée par le ministre de l'intérieur, qui règle les conditions d'admission des médicaments.

La Russie est depuis nombre d'années le point de mire et le terrain privilégié d'exploitation des inventeurs de tous les pays et de toute chose.

Tant qu'il ne s'agit que d'inventions plus ou moins nouvelles et utiles dans l'industrie, dans le commerce ou dans les arts, l'autorité administrative n'a à intervenir que dans les questions de brevets ; le public, seul, reste juge du mérite de l'invention.

Mais dès qu'il s'agit de produits dangereux dans leur emploi, tels que les produits chimiques et pharmaceutiques, qui, par leur nature, échappent à toute appréciation du public, l'autorité compétente, dont le devoir est de veiller sur la santé de tous, doit intervenir pour protéger les consommateurs contre l'erreur et le charlatanisme.

Le nombre des médicaments nouveaux préparés à l'étranger et offerts au public par de nombreux prospectus et annonces devient chaque jour plus grand.

Les demandes d'autorisation pour la vente et l'importation dans l'empire de nouveaux remèdes affluent de tous les points de l'Europe.

Si le conseil de médecine devait écouter tous les inventeurs de remèdes secrets indistinctement, et répondre à tous les nombreux et volumineux mémoires dont ils accompagnent leurs échantillons, le temps lui manquerait, et il devrait perdre à l'examen de prétendues découvertes de remèdes, dont les compositions n'ont le plus souvent pour bases ni la science, ni le sens commun, mais bien des calculs intéressés, un temps précieux qu'il doit à l'étude des questions sérieuses.

Pour éviter aux inventeurs étrangers de remèdes secrets des mécomptes et des frais inutiles, et à l'autorité médicale une perte de temps précieux, nous mettons sous les yeux du public le texte même des articles de la loi spéciale qui régit, en Russie, la vente et l'entrée dans l'empire des médicaments préparés à l'étranger.

On lit dans le Code russe, t. XIII :

« Art. 306. Tout inventeur d'un remède secret doit remettre au conseil médical un échantillon de son invention en l'accompagnant d'une note indiquant les ingrédients qui la composent.

« De son côté, le conseil fait procéder à l'analyse du nouveau médicament, puis il en règle l'emploi, en fixe le prix de vente, s'il est reconnu bon et utile.

« Art. 307. Si le remède proposé est sérieux et de nouvelle invention, s'il est constaté qu'en certains cas il est de meilleur emploi que ceux en usage, ou que, d'une efficacité au moins égale, il joint la facilité de l'emploi à la modicité du prix, l'inventeur obtient alors du conseil médical un privilège exclusif de la vente de son médicament par les pharmaciens et au prix approuvé, pour un laps de temps de trois ou six années, selon l'importance de l'invention.

« Art. 308. La recette de la nouvelle découverte est gardée se-

crète jusqu'à l'expiration du privilège, et alors seulement elle est portée à la connaissance du public et inscrite à la pharmacopée.

« En outre des prescriptions légales qui précèdent, le conseil de médecine s'est imposé la règle de ne procéder à l'examen d'un nouveau médicament que : 1^o s'il a déjà été approuvé par l'Académie de médecine ou par le corps médical de premier ordre du pays de l'inventeur ;

« 2^o Si le remède présenté n'offre rien de dangereux dans l'emploi, par la nature même des substances qui le composent ; puisque, dans le cas contraire, il est préférable qu'il soit préparé par les pharmaciens du pays sous la responsabilité qui leur incombe ;

« 3^o Si le mode de préparation exige l'emploi d'appareils spéciaux et coûteux, et d'une installation difficile, ou si la fabrication du médicament demande une grande habileté à laquelle on n'atteint que par une fabrication exclusive et continue pendant un certain temps, comme par exemple les perles d'éther, les pilules Blancard et autres ;

« 4^o S'il est d'une conservation facile et s'il supporte sans détérioration les transports à longue distance.

« Tout médicament répondant aux exigences ci-dessus n'a rien à redouter de la sévérité du conseil de médecine. »

EXERCICE DE LA PHARMACIE PAR LES MÉDECINS.

Deux lettres relatives à l'interprétation de la loi sur l'exercice de la pharmacie. Ces lettres sont les suivantes.

Dans la première, un confrère nous expose les faits suivants :

« Il habite une localité où il y a un pharmacien tenant officine ouverte. Appelé souvent dans des communes voisines où il n'y a pas de pharmacien, il lui est arrivé de porter à plusieurs malades de ces communes des médicaments qu'il ne prenait pas

chez le pharmacien de l'endroit qu'il habitait. Celui-ci lui a fait sommation de ne plus porter ainsi de médicaments à ses clients, sans quoi il le ferait poursuivre comme exerçant illégalement la pharmacie. Notre confrère nous demande s'il peut continuer à porter chez des personnes habitant une localité privée de pharmacien, des médicaments pris dans une autre officine que celle de la commune où il habite, et jusqu'où s'étend une circonscription pharmaceutique. »

Il n'y a pas de circonscription pharmaceutique. Le pharmacien de première classe peut exercer dans toute la France : le pharmacien de deuxième classe dans tout le département pour lequel il a été reçu.

Mais nous avons quelque lieu de nous étonner qu'il reste le moindre doute à notre confrère au sujet de l'interprétation de la loi.

L'article 27 de la loi du 21 germinal an XI porte :

« Les officiers de santé établis dans des bourgs, villages ou communes où il n'y aurait pas de pharmaciens ayant officine ouverte, pourront fournir des médicaments simples ou composés aux personnes près desquelles ils seront appelés, mais sans avoir le droit de tenir une officine ouverte. »

D'où il suit évidemment que dans le cas contraire, c'est-à-dire s'il y a un pharmacien établi dans la commune qu'il habite, le médecin qui porte des médicaments à ses malades, même dans une autre localité non pourvue de pharmacien, tombe sous le coup de l'article 25, qui porte :

« Nul ne pourra... préparer, vendre ou débiter aucun médicament, s'il n'a été reçu suivant les formes voulues, » etc.

Or, entre transporter et débiter ou vendre, la différence n'est pas assez sensible dans le cas présent pour que le médecin puisse se flatter d'échapper aux poursuites.

Nous engageons donc notre confrère à se tenir strictement

dans la lettre de la loi, pour éviter une contestation dont il ne sortirait probablement pas vainqueur...

Voici la seconde lettre, que nous aurions eu peine à prendre au sérieux, dit le rédacteur, si elle n'était signée d'un nom de docteur et accompagnée d'une adresse.

« Un client de la campagne vient consulter son médecin à Paris; son désir serait d'emporter de Paris les médicaments prescrits, mais le temps lui manque pour les faire préparer, attendu qu'il doit prendre le chemin de fer pour rentrer dans son village.

« Dans cette circonstance, le client prie le médecin de vouloir bien lui faire expédier les susdites prescriptions (en les faisant préparer chez un pharmacien). Dans cette circonstance exceptionnelle, le médecin peut-il obliger son client, et, dans le cas où il le ferait, est-il possible de regarder cette complaisance comme exercice illégal de la pharmacie ? »

Nous ne sachions pas que le cas se soit encore présenté; mais nous pensons que le médecin sera complètement à l'abri en chargeant le pharmacien d'expédier lui-même les médicaments qu'il aura préparés.

Le docteur A. FOUCART.

NOUVELLE PRÉPARATION ARSENICALE POUR L'USAGE INTERNE.

Par le docteur CLÉMENS, de Francfort.

La formule de la teinture de Fowler est irrationnelle, sous le rapport pharmaceutique, par l'addition de la teinture d'angélique composée (remplacée dans notre Codex par l'alcool de mélisse composé, dont la formule est autre). M. Clémens lui substitue, depuis plusieurs années, un arsénite de potasse avec bromure de potassium préparé de la manière suivante : acide arsénieux, 1 gros (1 partie); carbonate de potasse préparé du tartre, 1 gros (1 partie); faire bouillir avec eau distillée, 1/2 livre (48 parties),

jusqu'à parfaite solution ; laisser refroidir et ajouter eau distillée quantité suffisante pour obtenir 12 onces (96 parties) ; ajouter alors brôme pur, 2 gros (2 parties). Cette solution est secouée plusieurs fois par jour dans les huit premiers jours, puis laissée jusqu'à ce qu'elle soit devenue incolore, ce qui arrive dans la quatrième semaine ; elle est conservée alors pour l'usage dans un lieu frais et obscur. La dose moyenne est de 3 à 4 gouttes par jour ; elle peut être facilement doublée. Chaque dose partielle est prise dans une grande quantité d'eau, un verre, par exemple.

M. Clémens s'est décidé à l'addition du brôme par l'étude de la composition de certaines eaux minérales. Quelques-unes des plus actives, Kissingen entre autres, renferment de l'arsenic et des bromures, et c'est à la présence et à la réunion de ces deux agents qu'il attribue, en majeure partie, les puissants effets curatifs que l'on en obtient.

Cette préparation est bien supportée et peut être continuée pendant des années sans produire de fâcheux effets. Elle agit, à dose moyenne, comme un puissant tonique et roboratif général. Ses principales indications sont les exanthèmes cutanés chroniques ; beaucoup de formes de syphilis tertiaires et secondaires ; les indurations et les engorgements ganglionnaires dyscrasiques ; le *tabes dorsalis* commençant ; les convalescences de maladies graves (fièvre typhoïde) ; les fièvres intermittentes rebelles au sulfate de quinine ; certaines névralgies (intermittentes larvées). En général, les petites doses, longtemps continuées, sont préférables aux fortes, et le médicament doit toujours être largement étendu d'eau. On peut se servir d'eau de fontaine, sans avoir à craindre de précipiter l'acide arsénieux par la chaux qu'elles renferment toujours. (Deutsche Klinik, n° 10, 11, 12,) — S.

DU CARBONATE FERREUX NAISSANT.

Les avantages du carbonate ferreux sont généralement appré-

ciés; tous les praticiens s'accordent à reconnaître qu'après le fer réduit il doit occuper un des premiers rangs, si ce n'est même le premier, dans la nombreuse et précieuse classe des préparations ferrugineuses.

« L'oxyde de fer au minimum, dit M. Bouchardat, qui ne fait que traduire l'opinion générale, que contient le carbonate ferreux est une base puissante, et l'acide carbonique qui lui est associé peut être déplacé sans difficulté par les acides contenus dans les voies digestives. Cette décomposition lui donne également l'avantage sur les autres sels de fer insolubles; on n'a pas à craindre qu'il traverse le canal digestif sans produire d'effet; d'un autre côté, il est souvent préférable aux sels plus solubles, car sa dissolution dans les acides de l'estomac est lente et graduée, et laisse peu redouter l'impression toujours désagréable et parfois dangereuse que produit la dissolution des sels ferrugineux. »

Mais il manque au carbonate ferreux une condition essentielle pour pouvoir être administré dans les conditions qui font sa supériorité, c'est un bon procédé de conservation, on peut même dire de préparation; car on sait que le contact de l'air, même peu prolongé, fait passer le fer du premier degré d'oxydation à un degré plus avancé, et qu'ainsi ce n'est presque jamais du carbonate de protoxyde que l'on administre aux malades quand on leur prescrit cette préparation.

C'est à cette imperfection que MM. Garnier et Lamoureux ont voulu obvier; mais, jugeant sans doute la difficulté insoluble, ils ne l'ont point attaquée directement, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas cherché à préparer et à conserver du protocarbonate de fer pur; ils ont imaginé de le faire naître dans l'estomac même, qui, cette fois, sert de véritable cornue. Voici l'ingénieux procédé qu'ils ont employé à cet effet :

Ils forment d'abord un petit granule contenant 1 centigramme

de sulfate ferreux ; ils le recouvrent d'une légère couche de sucre, puis ils recouvrent celui-ci d'une couche de bicarbonate de soude dans les proportions voulues, et puis, enfin, le tout encore d'une seconde couche de sucre. Les deux sels ainsi isolés se conservent indéfiniment, comme toutes les préparations qui peuvent être mises sous cette précieuse forme de granules.

On comprend facilement ce qui se passe quand un granule est ingéré dans l'estomac : dès qu'il touche les fluides contenus dans ce viscère, sa dissolution s'opère, et, en même temps que la dissolution, la double décomposition en carbonate ferreux et en sulfate de soude ; on peut voir cette réaction avec la plus parfaite netteté en plongeant un granule dans un verre avec un peu d'eau. Le carbonate ferreux se forme donc dans l'estomac ; il y est véritablement à l'état naissant, et il a le temps d'être absorbé avant que sa décomposition ne s'opère. Il se forme, il est vrai, en même temps un peu de sulfate de soude ; mais, sans attribuer à ce produit l'heureuse influence que lui accordent MM. Garnier et Lamoureux de détruire la constipation que peut produire la préparation ferreuse, on ne peut se dispenser d'admettre qu'il est pour le moins parfaitement innocent.

Chaque granule donnant naissance à 1 centigramme de carbonate ferreux, on peut commencer par six ou dix par jour, en deux fois, et augmenter progressivement jusqu'à trente, qui, par leur volume, répondent à peu près à une demi-cuillerée à café. On les prend dans une cuillerée d'eau ou de potage au commencement des repas.

Cette préparation est un véritable progrès pharmacologique.

PROCÉDÉ TRÈS-SIMPLE POUR OBTENIR UN BAIN DE VAPEUR MÉLANGÉE
D'ACIDE CARBONIQUE.

L'emploi médical du gaz acide carbonique, dit M. Faivre d'Esnans, m'a rappelé les effets d'une médication empirique que

je mets en usage depuis longtemps dans les affections rhumatismales, et dont je m'explique mieux aujourd'hui le mode d'action. Il s'agit d'un bain de vapeur domestique que l'on administre de la manière suivante, et qui maintes fois m'a donné d'excellents résultats :

Le malade, entièrement nu et couché sur un lit, est recouvert, à l'exception de la tête, d'un drap et d'une couverture tenus à 50 centimètres de distance du corps à l'aide d'un cerceau. Cela fait, on place entre les jambes du patient un pot de grès ou de faïence au fond duquel a été fixée une bougie de cire ou de stéarine de 12 à 14 centimètres de longueur. On allume cette bougie, et, pour en favoriser la combustion, on soulève légèrement dans un point quelconque le bord du drap. Alors voici ce que l'on observe : au bout d'une demi-heure, le visage du malade se couvre d'une sueur qui devient de plus en plus intense à mesure que la chaleur se développe sous le cerceau, et quand la bougie est complètement brûlée, on transporte le rhumatisant dans un lit bien chauffé. Il continue à transpirer et il s'endort d'un sommeil profond qui dure quelquefois six ou sept heures. Il est rare que les douleurs ne disparaissent pas entièrement après deux bains administrés de cette manière.

Or, le gaz acide carbonique qui, pendant la combustion de la bougie, se produit concurremment avec du calorique et de l'eau, me paraît jouer ici le rôle essentiel, car l'expérience m'a prouvé que la chaleur et la vapeur d'eau seules sont loin de produire des effets thérapeutiques aussi remarquables.

(Journ. de méd. et de chir. prat.)

VARIÉTÉS.

VIDANGE DES FOSSES D'AISANCE.

Un chimiste qui s'est constamment occupé de l'application

des sciences physiques et chimiques à l'hygiène vient de trouver un procédé à l'aide duquel la vidange des fosses d'aisance peut être faite d'une manière salubre sans faire usage des moyens employés jusqu'ici.

Ce procédé, décrit dans un paquet cacheté adressé à l'Académie des sciences, est appelé, nous le croyons, à rendre de grands services à l'hygiène publique, et surtout aux populations des villes où la vidange ne se fait que par les anciens procédés et en répandant des émanations qui, si elles ne sont pas nuisibles, sont tout au moins très-incommodes.

PORT DES IMPRIMÉS.

Au moment où la consommation des nouveaux timbres-poste paraît prendre déjà une extension, il importe de rappeler comment est réglé cet affranchissement, applicable aux circulaires, prospectus, catalogues, etc.

5 grammes et au-dessous, 1 c. ; — chaque 5 grammes ou fraction de 5 grammes jusqu'à 50, 1 c. en plus ; — de 50 à 100 grammes, adressés à un seul destinataire, 10 c. — Lorsque le poids dépassera 100 grammes, le port est augmenté de 1 c. par chaque 10 grammes ou fraction de 10 grammes excédante.

EMPOISONNEMENT PAR LE CHLOROFORME.

Un jeune pharmacien établi à Leipzig (royaume de Saxe), M. Brückmann, ayant voulu, selon son habitude, calmer des maux de dents exacerbés par un bal, en inspirant du chloroforme, y succomba subitement.

GLOBULES HOMŒOPATHIQUES.

Les enfants d'un bourgeois d'Erfurt ayant trouvé la pharmacie homœopathique de leur père et en ayant mangé tous les globules, opium, arsenic, belladone et autres, n'en ont pas éprouvé le moindre inconvénient !
(Écho médical suisse.)

MOYEN D'ARRÊTER LE HOQUET.

Le docteur Wolf assure avoir fréquemment fait cesser un hoquet persistant, survenant dans le cours d'une maladie ou en d'autres circonstances, en employant le procédé suivant : On recommande au patient de faire une forte inspiration, et de contracter l'abdomen comme s'il cherchait à vider l'intestin et à expulser des matières fécales endurcies, ne respirant, autant que possible, que de loin en loin, et toujours avec une inspiration rapide. Ce moyen doit être essayé plusieurs fois avant d'en obtenir quelque succès ; il réussit aussi à suspendre les borborygmes auxquels les femmes sont si sujettes.

(*Deutsche Klinik.*)

DANGER QUE PRÉSENTENT LES ÉMANATIONS VÉGÉTALES.

Premier fait. — Un cas des plus singuliers d'asphyxie s'est produit à Lyon. La veuve J..., rentière, demeurant rue du Mail, à la Croix-Rousse, avait acheté au marché Saint-Jean plusieurs balles d'abricots dont elle voulait faire de la confiture, et les avait étalés sur le plancher de sa chambre.

Son fils J..., dessinateur de fabrique, s'étant rendu le matin dans la chambre de sa mère, fut fort étonné, après avoir frappé, de ne recevoir aucune réponse. Soupçonnant un malheur, il jette la porte en bas et trouve sa mère à peu près asphyxiée et ne donnant aucun signe de vie. Un homme de l'art, appelé sur-le-champ, pratiqua une abondante saignée qui ramena la malade à la vie. On donne pour cause de cet accident les émanations d'acide carbonique qui s'étaient échappées pendant la nuit des abricots déposés la veille sur le plancher.

Deuxième fait. — La dame Louise B..., dit le *Courrier de Lyon*, femme d'un des principaux négociants de notre ville, avait reçu, à l'occasion de sa fête, un certain nombre de bouquets qu'elle avait fait transporter dans sa chambre par sa domestique.

Le lendemain matin, cette dernière, voulant prendre quelques ordres de sa maîtresse, la trouva, en entrant dans sa chambre, dans un état d'évanouissement à peu près complet. Grâce aux soins éclairés d'un de nos meilleurs praticiens, qui n'hésita pas à attribuer à l'odeur des fleurs l'état de syncope dans lequel elle était tom-

bée, M^{me} B... fut bientôt sur pied. Néanmoins, depuis ce moment, elle se plaint de douleurs névralgiques qui, parfois, deviennent tout à fait intolérables.

SUICIDE TENTÉ PAR L'ARSENIC.

Ce suicide fut tenté par un ouvrier nommé François Concannon, ouvrier laborieux et très-intelligent, et travaillant pour MM. Pontifix et Wood, à Millwall.

Il avait une femme adonnée à la boisson et à la débauche, et qui dépensait à boire ses pénibles économies.

Dans un moment d'irritation et de déception, il saisit une bouteille contenant de l'arsenic, en mit une cuillerée dans un verre, le remplit d'eau et avala le tout d'un seul trait. Une femme employée dans les ateliers l'aperçut et avertit aussitôt les autres ouvriers.

On le transporta aussitôt dans un hôpital et on lui fit prendre de l'émétique. Le poison faisait déjà son effet, mais il put être sauvé.

Ce fait vient confirmer ceux déjà connus, qui démontrent que l'arsenic donné à haute dose est moins dangereux que quand il est administré en petite quantité.

NOUVELLE MANIÈRE D'EMPLOYER LE SOUFRE AU TRAITEMENT DES VIGNES.

Cette note est due à M. Mereicul.

Il choisit pour ses expériences un plant de vigne qui, l'année dernière, avait été totalement dévasté par l'oïdium et dont aucune grappe n'avait pu mûrir. Il le divisa en deux groupes, l'un qu'il ne soumit à aucun traitement, et l'autre sur lequel il expérimenta.

Son procédé consiste à faire un trou autour de chaque pied de vigne et à jeter dans chaque trou une grosse poignée de soufre, puis à remettre la terre par-dessus.

Il fit cette expérience le 15 août.

Chaque jour il visita ses vignes, et voici dans quel état elles étaient le 20 septembre :

Premier groupe. — État déplorable. L'oïdium avait fait un progrès rapide, et il était certain que les grappes seraient encore totalement détruites.

Deuxième groupe. — Il était dans les meilleures conditions. Le raisin était aussi avancé que le permettait la saison. Dans des grappes déjà attaquées lors du traitement par le soufre, la maladie s'était arrêtée, et elles étaient en voie de maturité; les autres n'avaient rien.

M. Mereicul aurait voulu confirmer ces résultats, avant de les publier, par quelques années d'expériences; mais il fut obligé de céder à la sollicitation de plusieurs de ses amis.

M. Mereicul pense que, comme cette maladie s'attaque à toute la plante, c'est à un traitement général qu'il faut recourir, et non à un traitement local, comme on l'avait toujours fait précédemment.

(Traduit par M. DESCAMPS.)

SUICIDE PAR L'ESSENCE D'AMANDES AMÈRES.

Un jardinier, nommé Sutchell, fut trouvé mort dans sa demeure. Près de lui étaient un verre vide, une petite bouteille contenant de l'essence d'amandes amères et un portefeuille sur lequel on lut ces mots :

« Je suis fatigué de la vie depuis l'année dernière et depuis que mes propriétaires m'ont refusé ce qu'ils m'avaient promis pour le drainage de mes terres. Après avoir aussi perdu deux récoltes, mon cerveau s'est un peu dérangé, et je me suis décidé à m'empoisonner.

« H. SUTCHELL. »

Après une enquête faite à ce sujet le vendredi 12 octobre, il fut reconnu que le jardinier s'était suicidé dans un moment de folie.

SUR L'ACIDE CYANHYDRIQUE FOURNI PAR LES FEUILLES ET LES FLEURS DU CERISIER A GRAPPES.

Par M. GERSELER.

L'écorce du cerisier à grappes est usitée en pharmacie sous le nom de *cortex pruni padi*; à la distillation elle donne de l'acide cyanhydrique, ainsi qu'une huile jaune ayant, d'après M. Lœvig, la composition de l'essence d'amandes amères.

L'odeur cyanhydrique domine aussi dans l'arome des fleurs de cet arbuste et se communique à l'eau distillée; néanmoins l'auteur a reconnu que cette eau contient vingt-quatre fois moins d'acide cyanhydrique que n'en contient l'eau d'amandes amères, lorsque, pour

la préparation de la première, on a pris autant d'eau que de fleurs.

Le même dosage a été suivi pour la préparation de l'eau de feuilles de cerisier à grappes. L'odeur de cette eau ressemble à celle du laurier cerise; mais la proportion d'acide cyanhydrique n'est que moitié de cette dernière. Il est vrai que rien n'empêche de l'augmenter, puisqu'on n'a pour cela qu'à doubler la proportion des feuilles.

(*Archiv der Pharmacie*, t. CII, p. 142.)

CONDITION DES PHLÉBOTOMISTES EN PIÉMONT.

Les règlements sanitaires du Piémont reconnaissent l'existence légale des phlébotomistes, mais sous la réserve qu'ils ne dépasseront pas, hors le cas d'urgence absolue, l'exercice de leur profession spéciale.

C'est contre ces sages et légitimes restrictions qu'avait réclamé, par une pétition présentée à la Chambre des députés, un phlébotomiste récemment condamné pour contravention à cette disposition pénale. M. le docteur Castiglione, rapporteur, a très-justement fait observer que les phlébotomistes des campagnes pratiquent journellement et ostensiblement la médecine, et il a proclamé la nécessité de supprimer ce titre, qui, sans le moindre avantage réel, ouvre la porte à une foule d'abus si préjudiciables à la santé publique.

(*Gaz. méd. de Lyon.*)

MOYEN DE CONSERVER LES FLEURS NATURELLES CUEILLIES.

La plupart des personnes aiment à conserver des bouquets de fleurs naturelles. Plusieurs moyens de conservation ont été conseillés, mais ils remplissent plus ou moins le but. En définitive, l'eau se corrompt, et on est obligé de la renouveler au moins une fois le jour, sans beaucoup retarder l'altération des fleurs, qui commence bientôt après leur séparation de la plante. Le procédé suivant, qui a réussi complètement, consiste à introduire une cuillerée plus ou moins grande de poudre de charbon dans l'eau que contient le vase destiné à recevoir la fleur ou la branche cueillie, et à y placer celle-ci de manière, bien entendu, que l'extrémité inférieure plonge dans le liquide. On obtient par ce procédé les plus beaux résultats; c'est à ce point que les plantes se conservent sans altération sensible au moins aussi longtemps que dans leurs conditions naturelles, sans qu'il

soit nécessaire de renouveler l'eau ni le charbon, c'est-à-dire sans leur donner aucun soin. L'eau, dans ces conditions, se conserve limpide.

(*Mémorial des Pyrénées.*)

SUR LA COAGULATION DE L'ACÉTATE DE CHAUX PAR L'ALCOOL.

Par M. VOGEL.

Une dissolution moyennement concentrée d'acétate de chaux est parfois précipitée par l'alcool en un coagulum tellement épais que le vase peut être renversé sans que le liquide en sorte; mais, au bout de vingt-quatre heures environ, ce coagulum se résout en cristaux d'acétate que surnage un liquide limpide.

Il va sans dire que ce phénomène ne se manifeste pas dans toutes les conditions; il faut pour cela observer certaines proportions que M. Vogel a déterminées. Voici les résultats de ces observations.

Pour que la coagulation ait lieu dans toute son intensité, il faut se tenir dans les limites suivantes :

	I.	II.
Acétate de chaux.....	3	5
Eau.....	19	25
Alcool.....	78	70

(*Neues Repertorium für Pharmacie*, t. IX, p. 97.)

EMPOISONNEMENT PAR L'ACONIT.

Ce cas d'empoisonnement est cité par M. J.-B. Brown dans la *Lancet* du 6 octobre.

On prit malheureusement de la racine d'aconit pour de la racine de raifort.

1 livre de cette racine, coupée en tranches et mêlée à 8 pintes de saumure, fut mangée par quatre membres d'une même famille.

Tous quatre furent bientôt atteints de violents maux de tête, de douleurs et de sensations pénibles dans tous les membres, et enfin de la perte momentanée de la vue.

On leur administra aussitôt de l'éther chlorhydrique et de l'ammoniaque en assez grande quantité; on leur mit des sinapismes sur la poitrine et sur le derrière du cou; on fit même aussi simultanément usage du galvanisme.

On parvint, au bout de quelque temps, à les sauver tous les quatre.

Le Gérant : A. CHEVALLIER.